

## Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

ISSN 2105-1038

# Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

## **SOMMAIRE**

Editorial

David Benhaïm, Ezequiel A. Jaroslavsky

215

Dépendance et ses dérives selon le vertex de l'intersubjectivité

Alberto Eiguer

La "transformación silenciosa" de la familia Daniela Lucarelli, Gabriela Tavazza

Tiempos y filiaciones a la adolescencia en terapia familiar psicoanalítica

Rosa Jaitin

Le secret comme obstacle en psychanalyse Familiale. La théorie et la technique dans le dans le traitement de la TPF.

Irma Morosini

Paradoxe et illusion groupalistes

Jacques Robion

Critique épistémologique ou procès contre Freud ?

David Benhaïm



## Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

#### ISSN 2105-1038

# Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

# **ÉDITORIAL**

# DAVID BENHAÍM, EZEQUIEL A. JAROSLAVSKY

Ce numéro 10 a pour titre, *Thèmes de famille* et réunit une série d'articles qui envisagent divers thèmes relatifs à la famille.

Dans l'article, La transformation silencieuse de la famille, Lucarelli et Tavazza partent de l'idée de la sensibilité de Freud au contexte culturel, à ses transformations et à ses effets sur la vie psychique. À partir de cette prémisse, elles vont étudier les transformations qui affectent de façon radicale les familles au seuil de ce XXI<sup>e</sup> siècle; ce qui les amène à parler de nouvelles familles par opposition aux anciennes. Pour faire cette étude, elles se donneront d'abord un cadre qu'elles empruntent au philosophe François Jullien, le concept de «transformation silencieuse» pour cerner l'idée d'une réalité fluide et indéterminée, toujours en mouvement, où ce qui est, a déjà changé sous nos yeux. Il s'agirait d'une vision héraclitéenne. Elles empruntent ensuite au sociologue britannique Zigmunt Bauman le concept de liquidité pour caractériser le contexte d'incertitude dans lequel nous vivons. Les liens sont, aujourd'hui liquides, c'est-à-dire, fragiles, intrinsèquement transitoires et non durables. Elles inscriront

dans ce cadre leurs considérations à propos des déstabilisations qui touchent la famille, le couple, les liens, les relations affectives.

Dans Dépendance et ses dérives selon le vertex de l'intersubjectivité, Alberto Eiguer pose la théorie des liens intersubjectifs comme la perspective la plus féconde pour avancer dans l'étude de la dépendance. L'originalité de l'auteur consiste à déplacer la perspective à partir de laquelle les psychanalystes interrogent la question de la dépendance : délaissant une interrogation centrée sur l'individu et ses mécanismes, il centre son interrogation sur le contexte familial dans lequel l'individu se développe. C'est là qu'entre en jeu la théorie de l'intersubjectivité. Cela le conduit à poser un certains nombre de questions qu'il va discuter et à partir desquelles il élaborera la question de la dépendance.

Dans Le secret comme obstacle, Irma Morosini se demande ce que devient le processus de thérapie psychanalytique familiale lorsqu'un des membres de la famille annonce au thérapeute l'existence d'un secret et sa décision de ne pas le communiquer aux autres membres, le pose comme condition pour accepter de s'engager dans le travail analytique enfermant ainsi le thérapeute dans ce secret. Que devient le travail analytique dans ces conditions? Que devient le contretransfert du thérapeute devant cette imposition et devant la violence de ce silence? Ces questions sont illustrées par l'auteur à partir d'un cas clinique.

Dans *Paradoxes groupalistes*, Jacques Robion prend une position polémique vis-à-vis de la question du groupal et de ceux qui se déclarent groupalistes en dénonçant à la fois ce qu'il appelle *le paradoxe et l'illusion groupalistes*, paradoxe et illusion qui consisteraient, tout en se déclarant groupaliste, à exclure ceux qui ne

travaillent pas autour de certains concepts comme les imagos ou les fantasmes inconscients organisateurs.

Dans son article, *Tiempos y filiaciones a la adolescencia en terapia familiar psicoanalitica*, Rosa Jaitin prend le concept de temporalité comme le fil rouge de sa réflexion. La séparation des adolescents de leur famille ouvre la dimension de l'avenir comme dimension privilégiée de refondation. Elle envisage la question, comme elle l'écrit elle-même, «à partir du rythme d'échange entre les différents membres de la famille au niveau inter et transgénérationnel dans ses différentes dimensions de filiation : le lien de couple, le lien filial, le lien fraternel.» Les concepts d'échange, de rythme de l'échange, d'articulation des rythmes d'échange entre les différents membres de la famille lui semblent essentiels pour saisir les failles dans les liens de filiation. Un cas clinique viendra illustrer la réactivation des blessures de la filiation dans les familles d'adolescents comme tentative d'élaboration de la souffrance.

Enfin dans la section d'analyse et de commentaire d'ouvrages, Critique épistémologique ou procès contre Freud de David Benhaïm analyse et commente longuement le livre de Guy Laval Un crépuscule pour Onfray, réponse au livre d'Onfray Le crépuscule d'une idole. Il montre comment Laval, dans un essai vigoureux et honnête, déconstruit le texte d'Onfray dans une étude critique qui le suit pas à pas et le commente.

Pour conclure, nous tenons à exprimer notre vive gratitude au Dr Anna Nicoló, l'éditeur sortant du Journal AIPCF. La revue a été fondée sous sa direction, a grandi et s'est développée richement jusqu'à présent. Elle a heureusement a exprimé son souhait de continuer à participer et à collaborer avec nous en tant que membre du Comité de rédaction.

Nous tenons à lui exprimer notre plus sincère reconnaissance pour son travail comme rédacteur en chef, ainsi que notre disposition à suivre les lignes directrices qu'elle a mises en place.

David Benhaïm Ezequiel A. Jaroslavsky Codirecteurs Revue AIPCF



### Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

#### ISSN **2105-1038**

# Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

# DÉPENDENCE ET SES DÉRIVES SELON LE VERTEX DE L'INTERSUBJECTIVITÉ ALBERTO EIGUER

La dépendance est un thème vaste, difficile à aborder de façon globale, mais la vision proposée par la théorie des liens intersubjectifs permet d'avancer dans cette voie.

Parmi les « objets » dont on dépend, nous trouvons :

- a) Des personnes soignantes (chez les enfants, personnes âgées, malades et handicapées physiques, malades et handicapées psychiques et dans d'autres liens)
- b) Des personnes envers lesquelles nous sommes sentimentalement attachés (lien d'amour), qui sont susceptibles de nous conseiller et/ou de nous aider
- c) Des personnes avec lesquelles nous avons un lien de travail (assistants, co-équipiers, supérieurs hiérarchiques)
- d) Des animaux familiers
- e) Des objets matériels utilitaires, automobile, la TV, Internet, gri-gri, mascotte (ils sont liés à l'utilisation de l'objet même, ou à une activité leur étant rattaché comme les acheter, les voler kleptomanie -, les collectionner)
- f) Des produits chimiques, drogues, alcool
- g) Des aliments, boulimie, hyperphagie



- h) Des jeux dans la ludopathie (pari aux courses de chevaux, casino, loterie, cartes, jeux vidéo)
- i) Du sexe ; la pornographie ou dans les addictions sexuelles.

Selon les cas, on parlera de dépendance matérielle, émotionnelle, psychique et/ou physiologique (pour l'héroïne, par exemple). Cette liste ne prétend pas être exhaustive, mais elle vise à repérer le problème soulignant sa polysémie et son étendue.

On peut globalement estimer que la dépendance envers les objets matériels, drogues, aliments, jeux, reproduit, de manière frustre, la dépendance envers quelqu'un, et, pour simplifier, que celui-ci est considéré soit comme un objet transitionnel, soit comme un fétiche, ce dernier représentant psychologiquement plus ou moins un objet mort. On notera que cette dernière dérive tend à renforcer chez le patient son déni d'une relation avec un être humain, comme s'il souhaitait démontrer que l'il peut « parfaitement » s'en passer.

Certaines de ces dépendances évoqueront les pathologies perverses et, à ce titre, elles se rapprochent du fonctionnement fétichiste par la jouissance intense qu'elles déclenchent et par la maîtrise que l'on exerce sur ses objets. Il est possible de penser, en toute légitimité, qu'une dépendance démesurée se manifeste chez nombre de patients névrosés, psychotiques et limites. La régression en est généralement la cause ; chaque cas pourrait être rattaché à l'un des groupes cités. Il me semble important de modifier l'angle d'approche de ce sujet. Au lieu de demander quels sont les mécanismes individuels qui



engendrent une dépendance excessive ou déviée, je souhaite interroger le contexte familial dans lequel elle se développe. Quels gestes la favorisent à l'égard des personnes qui s'occupent d'un petit enfant vulnérable et incapable d'assurer sa survie ?

Je n'ignore pas l'importance du fonctionnement psychique des adultes hyper-dépendants mais de trop insister sur leur fixation aux étapes précoces du développement, on a finit par négliger les facteurs environnementaux. Nous avons subi la tyrannie intellectuelle de l'exigence de la séparation/individuation comme preuve de notre maturité et de notre capacité d'autonomie. Nous avons accepté l'idée que les objets réels s'introjectent de manière à ne plus avoir besoin d'eux. Mais la clinique et même l'expérience relationnelle la plus banale vous montre que l'on ne peut se passer des autres et que, bien au contraire, cela vous procure plaisir et enrichissement sans forcément vous rattacher de manière pathologique à eux.

Aujourd'hui nous pouvons aborder ces perspectives de façon plus approfondie que par le passé grâce aux apports de la théorie de l'intersubjectivité. On sait désormais que depuis notre naissance se créent en nous des modèles de fonctionnement nous permettant d'interagir émotionnellement avec les autres et qu'ils se perpétuent la vie durant.

Pour examiner ces questions, nous allons discuter certaines questions : Qu'est ce qui stimule la dépendance chez les personnes ? Pourquoi le don, qui aurait comme but de nous libérer et de nous donner envie de devenir plus autonomes, peut engendrer au contraire plus de dépendance ? Quels sont ses rapports avec la difficulté de



#### reconnaissance mutuelle?

## La question du don dans l'enjeu de la dépendance

Deux paradoxes se orchestrent :

- a) Le don peut susciter un sentiment de dette allant jusqu'à asservir celui qui le reçoit (le récipiendaire) à son donateur.
- b) Le don peut humilier.

Dans les sociétés traditionnelles une série de lois gère les échanges non marchands d'objets. M. Mauss (1925) le citait comme exemple d'échange archaïque où donner engendre l'obligation de remboursement au donneur par un contredon de valeur semblable ou supérieure à celle du don reçu. Mais la valeur de l'objet est estimée par celui qui l'offre. Si le contredon est d'importance supérieure au don, cela exige que le premier donneur s'acquitte d'un don nouveau afin de compenser la différence. Cela risque de se perpétuer.

C'est le cas du *potlatch* chez des amérindiens, forme d'échange utilisée dans la confrontation entre deux candidats pour l'obtention d'une chefferie. Ils sont amenés à offrir des dons de plus en plus onéreux; au bout d'un certain temps, celui qui n'aura plus rien à donner perdra la partie et sera déclaré vaincu!

On peut imaginer que le vaincu repartira penaud, humilié.

Dans les échanges économiques de notre culture, on donne et on reçoit dans les transactions d'argent et dans le contrat de travail on échange des services contre une compensation monétaire, un salaire. L'origine du mot *emprise* est intéressante. Il naît d'une transaction



d'argent pratiquée au Moyen-âge : si un débiteur ne pouvait honorer une dette contractée, il était obligé d'offrir sa liberté à l'emprunteur, devenant son serf. C'était le don de soi, de sa personne. Actuellement, le mot emprise souligne une domination psychique sur autrui.

Un deuxième mode d'échange est *l'agapè* où offrir n'implique pas l'obligation de contredon. C'est le don généreux et ouvert à une pluralité de personnes, voire à la communauté sans contrepartie. En Grèce, agapè était le terme désignant l'amour divin et inconditionnel. Selon le contexte, il est considéré comme l'amour spirituel ou comme l'action développée en vue du bien commun, en sociologie notamment. Du mot agapè, dérive agapes : à l'exemple de la charité ou plus simplement d'une réunion festive ou un repas amical où l'on invite ses intimes.

Cet acte ne signifie toutefois pas un don sans retour : le sujet ne s'attend pas à une rétribution sous forme d'un don équivalent du sien, certes, mais il se sent heureux de son geste, éprouve du plaisir en voyant que ses invités se sentent gratifiés, qu'ils en ont profité. Les agapes les ont peut-être rapprochés.

Pour ce qui concerne plus précisément la bienfaisance ou la charité, le don contribue de même au bien-être de l'autre, à combler un manque. Le bienfaiteur peut s'attendre à de la gratitude ; il a « accompli une bonne action ».

Dans les deux figures de don (l'échange équivalent ou l'agapè/agapes), celui qui fait le don aura pensé au besoin d'autrui,



imaginé ce qui ferait plaisir à celui-ci. Cela implique de se mettre à sa place, de penser à ses attentes et de s'identifier à lui. Le second donateur, dans l'échange équivalent, celui qui fait le contre-don, se trouve en position de conditionner son offre au don reçu du premier ; il se met aussi à la place de son partenaire.

En général, l'acte de donner est précédé et suivi par une activité subjectivé, qui représente en elle-même une source de soulagement et/ou de réconfort où seront revisités les souvenirs sensibles. Toutefois, en recevant un don, le récipiendaire peut se sentir humilié. C'est ce qui arrive parfois aux personnes qui reçoivent l'aumône, ce qui leur rappelle leur insuffisance, leur incapacité à subvenir à leurs besoins.

J'ai également noté un sentiment de dépréciation chez des collègues dont l'institution vit de subventions : ils se plaignent du fardeau de faire le tour des différentes administrations et cela tous les ans. Ils ne prononcent pas le mot humiliation, mais leur malaise est évident lorsqu'ils ont à parler du manque de moyens de leur institution, des dépenses grandissantes à affronter, des membres du personnel qu'ils craignent être obligés de licencier. Ils me disent qu'il leur faut renouveler les arguments, exagérer les difficultés. Etant amené à se mettre en position de demandeur, l'estime de soi en souffre.

En famille, cela se passe de façon semblable : les parents peuvent donner sans s'apercevoir que, culpabilisés, leurs enfants vont développer un sentiment d'obligation démesuré : vécu de dette et crainte de ne pouvoir jamais s'en dédouaner. Par la situation



naturelle de la filiation, les parents offrent la vie à l'enfant, subviennent à ses besoins, le forment, l'accompagnent dans son développement, etc. C'est une forme de don. Les enfants ne pourront jamais compenser tout ce qu'ils ont reçu par un contredon, mais ils s'en acquitteront auprès de leurs propres enfants. C'est le don vertical, à différencier du don horizontal dans les échanges entre adultes ou entre enfants.

Des parents très généreux risquent de créer, chez leurs enfants, un sentiment de faute démesuré ou, par réaction, une incapacité de gratitude. Le discours parental peut jouer un rôle pour infléchir leurs sentiments et comportements dans un sens ou dans un autre. Si par le discours, les parents insistent sur le fait qu'ils font un grand effort pour offrir ce qu'ils offrent et qu'ils se sacrifient, ou s'ils se vantent de leur ingéniosité à trouver ce dont l'enfant avait besoin, de leur sensibilité à comprendre sa demande implicite, le sentiment d'obligation peut devenir oppressant.

Certains parents peuvent demander que l'enfant abandonne ses projets personnels pour s'occuper d'eux ou d'un autre enfant ou adulte. Parfois, ils parlent de leurs peines, de leur privations, de leurs maladies si c'est le cas, en établissant une relation entre ce qu'ils ont donné et leurs souffrances : leur don les aurait épuisés. Les enfants peuvent se sentir avides, rapaces.

Dans d'autres cas, les parents donnent trop parce qu'ils se sentent eux-mêmes coupables, par exemple en pensant qu'ils se sont peu ou mal occupés de l'enfant. Alors ils offrent des cadeaux somptueux ou



paient des formations, des séjours à l'étranger, coûteux.

Quand les parents sont en conflit, ils vont jusqu'à se lancer dans des joutes comme s'ils faisaient un *potlatch*, entrant en concurrence : qui fait le cadeau le plus somptueux ? Les situations de séparation du couple parental sont l'occasion d'une absence de tenue hors du commun : des secrets sont révélés, les critiques contre l'autre parent sont énoncées. L'enfant se sent à la fois flatté de recevoir de telles confessions et excité dans la mesure où il a l'impression d'être subitement considéré comme un adulte et un confident très prisé. L'incestuel est ainsi développé aux conséquences délétères sur son organisation œdipienne. L'enfant aura du mal à métaboliser de telles confessions, qui formeront des concrétions explosives dans son esprit, clivées du reste de sa personnalité.

Les parents ne s'aperçoivent pas jusqu'à quel point les enfants les admirent, leur font grandement confiance, et qu'ils ont une tendance naturelle à leur donner raison, mais ils captent ce qu'ils entendent à leur façon. L'enfant ne perçoit pas facilement que le parent essaie de le manipuler. Il ne voit que l'avantage narcissique de la situation. C'est dans ce sens que l'omnipuissance obnubile son entendement.

Un autre cas de figure est celui du parent qui veut compenser les carences éprouvés pendant son enfance en étant hyper-généreux. L'enfant sera-t-il en conditions de reconnaître le rôle qu'il joue dans le mécontentement du parent par rapport à son propre parent ? Comment s'en sortira-il ? Parfois il semble dire au parent : « T'en fais de trop! »



Il y aurait un glissement entre « donner un objet » et « donner une partie de sa personne », concéder une place, offrir ou partager une partie de sa fonction. On est passé de la générosité à l'utilisation d'autrui.

J'ai le sentiment qu'un certain nombre de conduites violentes et tyranniques chez des enfants et des adolescents peuvent être liées à ces enjeux. L'enfant aurait du mal à métaboliser l'excitation ressentie, et il est sensible au manque de tenue du parent. Il s'avoue à peine sa déception de le voir si « petit », « vulnérable », « peu digne », face à ses difficultés d'adulte. Lorsqu'on fait jouer des fonctions d'adulte à l'enfant, on brise son sentiment filial et on altère les fonctions du père et de la mère. Ce n'est pas uniquement que ces jeunes personnes perdent leur équilibre, c'est le sol qui bouge. Se manifestent des confusions et des amalgames dans les fonctions familiales. Il s'en suit une série de malentendus où la régression fait émerger les positions infantiles perverses-polymorphes. Toutefois l'organisation inconsciente de l'enfant et de la famille-groupe peut par son influence protectrice atténuer cet impact.

La fonction symbolique est atteinte. Donner de trop ou de façon ambiguë, c'est aussi compliqué que ne pas donner assez. Dans le premier cas, on prend le risque que les enfants ne sachent pas être reconnaissants. Apparaissent les sentiments de « tout m'est dû » et de « tout m'est permis ». Dans le second, les enfants peuvent se sentir insécures.



Pensant servir la cause des plus petits, la plupart des études psychologiques s'intéressent à ce dernier cas en oubliant le premier. Il convient de faire aujourd'hui le correctif nécessaire et d'expliquer que le don comporte des ambiguïtés.

Don et contredon sont des comportements bien que la dimension affective et plus largement désirante soit finalement déterminante dans la qualité des fonctionnements intersubjectifs. D'une part, la parole qui est associée au geste, les commentaires et la métacommunication peuvent bouleverser la situation ou l'annuler ; d'autre part, il est tentant de souligner l'importance du narcissisme. En donnant on peut soutenir celui du récipiendaire ou le rabaisser, stimuler et soutenir également la vigueur du lien ou, au contraire, rigidifier la nature émotionnelle de son fonctionnement.

Il y a des dons qui sont exclusivement langagiers et qui remplissent une fonction de premier ordre : le récit, la narration, le partage relatif de son intimité, la demande d'écoute, en sont des exemples.

## Le concept d'autonomie engendre aussi des équivoques

La séparation et l'autonomie sont depuis longtemps considérées par nombre de collègues comme un aboutissement de la formation de la personne. Quelques rares psychanalystes se sont demandés s'il ne s'agissait pas d'une façon limitée voire partiale d'envisager la maturité. Parmi ces derniers, le Britannique Fairbain (1952) a suggéré que l'indépendance pouvait signifier une séparation superficielle du lien à l'autre sans que l'attachement profond ait vraiment évolué : elle se manifeste par une rupture qui est assortie



d'un conflit sans fin, l'hostilité pouvant être encore vive, franche ou dissimulée. L'indépendance n'apparait ici que pour se cacher la dépendance, voire la perpétuer. Fairbain la désignait « indépendance immature ».

Chez nombre de personnes, on observe, à l'opposé, le développement d'une dépendance immature, notamment dans le lien fusionnel : avidité du contact et sentiment de ne pouvoir se passer de l'autre. Dans la famille, le don peut enfermer un enfant déjà dépendant.

Fairbain identifie également une dépendance mature, substantiellement différente de la dépendance immature. Elle implique la reconnaissance de ce que l'autre a signifié pour soi et de ce qu'il peut encore signifier.

La mise en perspective de cette dimension de la dépendance était ignorée au moment de l'ascension en force de la théorie de M. Mahler (1952). Bien des analystes Américains ne juraient que par sa théorie de la séparation/individuation. Le positionnement de Fairbain voyait dans la théorie de la relation d'objet une ouverture, voire une dissidence des théories se centrant sur la pulsion. Ce n'était pas encore la théorie du lien intersubjectif, mais cela en a représenté un jalon important ; sa conception apparaissait fondée et étayé sur des situations cliniques éclairantes et irrécusables.

M. Mahler (op. cit.) semble défendre une position individualiste, celle de l'homme qui serait capable de faire face sans encombre aux



contingences de l'existence parce qu'il aurait acquis des attributs et des conditions suffisantes pour s'y adapter. Sans angoisse et sans états d'âme, l'homme « mature » ne souffrirait pas de solitude. Il encaisserait toutes les contrariétés de la vie sans se plaindre, et il ne se remettrait jamais en cause. Sous ces prémisses, il est bien vu de se montrer toujours de bonne humeur et de privilégier ses satisfactions personnelles ; en quelque sorte, un idéal viril. On ne devrait ainsi rien à personne, c'est « normal » de recevoir.

A l'opposé, ceux qui souffrent, craignent pour eux, pour leur avenir et celui des autres, ceux qui affichent leur dépendance et se montrent faibles, devraient être assimilés, toujours selon cette théorie, à des enfants ou peut-être à des femmes. J. Benjamin (1988) dénonce la mise en valeur sociale de l'idéal phallico-masculin, qui prône la rupture, la confrontation, au détriment de l'idéal maternel, qui incarne plutôt la réceptivité, le rapprochement, l'accueil de la détresse, la légitimité de la quête de tendresse, de paix, de soutien.

La mise en valeur des liens intersubjectifs a constitué un pas nouveau montrant que la dépendance est naturelle (Benjamin s'inscrit dans cette perspective). L'autonomie cesse d'être un aboutissement. La dépendance mature ne se manifeste pas forcément envers les personnes qui se sont occupées du sujet au début de sa vie, elle est déplacée sur d'autres, ce qui signifie avoir acquis la capacité de désinvestissement de ces liens premiers et une transformation de la nature de cette dépendance. L'idée de séparation est ici reformulée et d'une certaine façon démythifiée.



Si le sujet a pu conquérir la capacité de se détacher de l'autre, c'est le signe que sa relation avec lui a contribué à l'élargissement de ses compétences psychiques. Il saura quand cette dépendance sera nécessaire ; il cherchera autrui quand il ne sera pas capable d'accomplir quelque chose. S'admettre dépendant implique que l'on ait acquis des dispositions pour être indépendant tout en pouvant choisir ses relations. La dépendance mature suppose un attachement sélectif, partiel.

L'échange don/contre-don est un élément essentiel de la construction du lien intersubjectif. Le donateur s'identifie au besoin et au plaisir de l'autre ; il imagine ce que le don provoquera dans l'esprit de celui-ci et adapte même son don à cette anticipation imaginaire. Aussi absorbé qu'il soit par le destin de l'offre chez le récipiendaire, le donateur signe le don de son identité et de sa subjectivité. De même, le récipiendaire mobilise grandement sa propre subjectivité se disant que le donateur a su le comprendre ; il éprouve de la gratitude et a envie de le récompenser. La réflexion sur soi ainsi que celle sur l'autre est favorisée. La reconnaissance mutuelle se bâtit sur le don et le contre-don et, si elle est déjà établie, ces derniers la consolident.

Voici un exemple clinique sur les dérives de la générosité.

### Armand, une illustration sur le don et la dette

Armand est venu me voir après « un choc » : sa maitresse lui a demandé d'avoir un enfant. Il a trois filles avec son épouse et ne comptait pas rompre avec celle-ci. Mais il a été déséquilibré par cette demande, qui créait une désorganisation dans l'ordre qu'il avait



aménagé. Alors il a tout avoué à sa femme, qui très affectée l'a prié de faire une analyse pour élucider son problème.

Quelques années après, la décision de divorce est prise non sans hésitation de la part d'Armand, et à la suite d'une période dominée par des allées et venues entre sa femme et sa maitresse. Il souhaite éviter que ses filles ne soient perturbées par la séparation de leurs parents; elles ont longtemps ignoré l'existence de sa nouvelle compagne. Armand a proposé que les enfants vivent désormais en semaine alterné chez chacun des parents et a demandé de rester dans le domicile conjugal. Tout est pensé pour leur éviter « les effets d'une rupture ». La semaine où elles ne sont pas là, il habite chez lui avec sa compagne. Les enfants ne la croisent pas.

Il est par ailleurs un père attentif et généreux, qui n'hésite pas à leur offrir de somptueux cadeaux, des séjours à l'étranger, des cours et de nombreuses activités et formations en dehors de leur scolarité. Il reconnait détester les critiques et essaie d'être aimable et tolérant avec ses filles de même qu'avec ses amis, qui apprécient son tempérament avenant. Sa séduction lui sert de frein à une violence imaginée ou réelle et, au fond, il finit par l'admettre, c'est un moyen pour rester le meilleur. Mais il arrive un moment où cela n'est plus possible, alors il s'affole. Une des crises a éclaté après que son épouse ait menacé de révéler le secret sur ses résultats scolaires aux filles. « Si elles apprenaient que leur père était un cancre, comment auraient-elles envie de travailler en classe ? » m'explique-t-il.



Les filles ont fini par apprendre l'existence de la nouvelle compagne. Alors les reproches sont tombés en trombe. L'aînée l'a déstabilisé en lui avouant qu'elle avait compris qu'il comptait demeurer seul après le divorce et qu'ils « allaient rester ensemble tous les deux ». Il a dû constater que son absence de franchise et ses largesses ont contribué à créer un malentendu bien plus dangereux que le mal que pouvait produire la vérité sur sa double vie et les souffrances liées à la séparation. Bien des choses qu'il avait offertes, de ce fait, sont devenues des cadeaux empoisonnés.

Dans la tentative d'éviter à tout prix l'agressivité et la honte, la *générosité* d'Armand recelait de l'incestualité. Offusquées, les enfants se sont alors permis des menaces et des impertinences, ce qu'il n'avait jamais imaginé se produire un jour. Lui infliger de telles choses à lui, qui « avait été si prévenant et dévoué » ! Un épisode de son enfance nous ouvre des pistes sur son fonctionnement psychique.

Lors de ses 7 ans, ses parents se sont séparés, puis sa mère et lui sont partis habiter chez ses grands parents maternels. Un jour, sa mère a trouvé un nouveau partenaire, avec qui elle est partie s'installer dans un appartement. Armand a été placé en pension sans grande explication. Il se souvenait de son amertume et de sa souffrance. Dans la pension, il n'a pas dormi la première nuit pleurant et se disant qu'il était « foutu ». Quand le matin est arrivé, en sortant du dortoir pour aller au réfectoire, il a vu descendre par l'escalier une petite fille rousse de son âge. Il s'est dit : « Maintenant, je ne vais plus jamais pleurer d'avoir perdu ma maison, mais je vais « draguer » cette fille : elle sera ma première conquête. » Cette



pensée l'a « guéri de sa tristesse ». Ainsi a-t-il décidé que sa vie amoureuse serait très animée.

#### Lien et reconnaissance

La théorie des liens intersubjectifs introduit une nouvelle réflexion, celle de la dépendance réciproque. Elle est directement liée à la reconnaissance mutuelle, un de ses piliers. (A. Honneth, 1992). Le lien reflète l'interfonctionnement entre deux personnes et leurs subjectivités. Cette approche souligne que chacun de nous est attaché à un autre, ce qui établit une réciprocité inconsciente : les fantasmes, affects, représentations de chaque membre du lien entrent en résonance ; ils s'articulent et se stimulent créant des représentations communes et partagées. Cela leur permet d'être ensemble, de fonder une relation à plus ou moins long terme et, en même temps, de se vivre séparés cultivant leurs différences.

Mais cette réciprocité se passe à bas bruit. Elle est spontanée, imperceptible. Reconnaître la différence d'autrui implique de se sentir proche de lui, solidaire de ses difficultés, partageant ses joies, s'égayant de ses réalisations et de ses succès.

Revenons à notre question initiale : pourquoi, en voulant favoriser l'émancipation des personnes, en leur offrant des outils pour y parvenir, n'obtient-on pas le résultat espéré ? Elles développent, au contraire, des attitudes manifestement dépendantes et serviles. Le soutien à l'indépendance, a-t-il stimulé l'appétit à dépendre ?



Je viens de parler de la reconnaissance de l'autre en tant que différent et singulier et dans son désir et son besoin d'être reconnu par lui. La reconnaissance mutuelle qui en résulte tendrait à favoriser que nous nous reconnaissions dans notre être et dans notre fonctionnement en élargissant notre subjectivité.

Mon idée est que les ratages du don sont en partie liés au problème de la reconnaissance chez ceux qui reçoivent du soutien. On n'a pas identifié ce dont ont besoin. S'ils adhèrent à des groupes où ils seront encore plus humiliés, c'est que l'humiliation a entravé leur processus de construction narcissique ; ils ne savent pas puiser dans l'estime de soi l'énergie pour apprécier la liberté en la préférant à la dépendance (Eiguer, 2008).

Je rappelle plus haut que le don de soi est la forme extrême de contredon. Certains peuvent sentir que les donneurs tirent du plaisir dans l'acte de donner, alors ils veulent offrir leur personne à des tiers qui aiment jouir pathologiquement dans l'asservissement des autres.

On peut m'objecter que *l'envie* du récipiendaire envers le donateur est un facteur important aussi. Je trouve que l'envie est aussi liée à une blessure narcissique, même qu'elle y prend racine. Mon objecteur pensera que donner à une personne envieuse est stérile, voué à l'échec. C'est vrai mais l'envie se cultive dans le jardin de la fragilité de l'estime de soi.

### **Conclusions**

Afin que l'acte de donner soit libérateur pour le récipiendaire,



il serait préférable de stimuler l'émergence chez ce dernier de sa capacité à se débrouiller seul. Reconnaître chez autrui ses qualités est pour moi aussi ou plus important que donner. Si le don implique ignorer l'identité et la dignité du récipiendaire, on finit par effacer les virtualités du don.

Nous avons en résumé parlé de transmission, celle qui se fait entre un fort et un faible, un donneur et un récipiendaire, un ascendant et un descendant. En toute vraisemblance, l'indépendance ne se transmet ni en offrant ni en privant.

Si l'on donne, cela peut aider à devenir moins dépendant ou au contraire alimenter l'assujettissement au donneur ou, par déplacement, à d'autres.

Le récipiendaire cherche essentiellement qu'on lui signifie qu'il est capable d'être autonome, lui reconnaissant avoir des aptitudes et des compétences pour s'en donner les moyens.

### **Bibliographie**

Benjamin J. (1988) Le lien d'amour, tr. fr. Paris, Métalié.

Eiguer A. (2008) Jamais moi sans toi, Paris, Dunod.

Honneth A. (1992) *La lutte pour la reconnaissance,* tr. fr. Paris, Cerf, 2000.

Levinas E. (1971) *Totalité et infini*, Le livre de poche, 1990.

Mahler M. (1952) La naissance psychologique de l'être humain. Séparation et individuation, tr. fr. Payot, 1980.

Mauss M. (1925) Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, Paris, PUF.



### Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

#### ISSN **2105-1038**

# Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

# LA "TRANSFORMACION SILENCIOSA" DE LA FAMILIA DANIELA LUCARELLI, GABRIELA TAVAZZA

El psicoanálisis ha sido siempre sensible al contexto cultural. Freud, en realidad ha indagado la etiología sexual de las neurosis a partir de la naturaleza rígida de la estructura familiar de su época. Ya en el "Malestar de la Cultura" (1930) anticipa muchos males de nuestro tiempo con el concepto de "mezquindad psicológica de la masa" que se refiere a los hombres privados de los puntos de referencia tradicionales. Freud reconoce los comienzos de una radical transformación de la vida cultural y denuncia sus efectos en la vida psíquica.

Actualmente en el siglo XXI, asistimos a una disminución de las referencias que resguardan a la sociedad y los psicoanalistas nos encontramos frente a patologías narcisistas y con las instituciones familiares en transformación.

Proponemos seguidamente algunas reflexiones en torno al tema de las nuevas familias, donde el adjetivo "nuevo" en contraposición a la idea de "viejo" evoca una idea de cambio, o sea de un "cambio imprevisto de situaciones" (Diz. Enc. Treccani).

En realidad la institución familiar siempre ha estado en transformación, es la institución que más mutaciones y adaptaciones ha sostenido de la historia humana y se ha mantenido viva a través de los diferentes sistemas sociales.



¿Como suceden estas transformaciones? Nos parece útil recurrir al concepto de "trasformación silenciosa" siempre en movimiento, propuesto por el filósofo francés F. Jullien quien remite a una realidad fluida e indeterminada, donde aquello que existe contemporáneamente rápidamente también es otra cosa.

La realidad - él escribe – está hecha de maduración silenciosa, de las trasformaciones continuas y globales que, aunque están delante de nuestros ojos, frecuentemente nos rehusamos a verlas. Aquello que recogemos es el evento, expresión de la realidad, por cuanto en nuestra vida cotidiana las transformaciones son reconocidas sobre todo a partir de la presencia de los eventos.

En nuestra sociedad actual estamos enfrentados a una multiplicidad de cambios que representan los "eventos", aspectos emergentes de las transformaciones que, como lo ha bien señalado René Kaës, son resguardadas por los garantes metapsíquicos y los garantes metasociales. Los primeros consisten esencialmente en las interdicciones fundamentales y en los contratos intersubjetivos que sostienen los principios organizadores de la estructuración del psiquismo, los segundos son las grandes estructuras que aseguran el orden social y la cultura.

Actualmente van desapareciendo las formas reconocidas de las ideologías y de los mitos, que en el pasado, han provisto las referencias identificatorias necesarias para la estabilidad social e individual. Esta desaparición va a complicar la estructuración y el funcionamiento de la vida psíquica del sujeto y de la familia; basta pensar en los cuestiones propuestas por la comunidad científica acerca del estado actual de las funciones organizadoras del Edipo, la incertidumbre identitaria y el individualismo como símbolo del sufrimiento narcisístico.

Estamos frente a un período de caída de los referentes internos y externos y probablemente nos fatigamos en el frenesí con que luchamos necesariamente por reinventar la identidad.

El contexto de incertidumbre en el cual nos hallamos viviendo, es definido por Bauman, teórico de la postmodernidad, con el concepto



de 'liquidez". Para este autor uno de los cambios que representan los aspectos más impresionantes de la fase actual es que no tienen nada de sólidos y la liquidez parece así ser la metáfora más eficaz del mundo globalizado. Estamos frente, dice, a "una inédita fluidez, fragilidad e intrínseca transitoriedad que caracteriza todos los tipos de vínculos, los cuales hace sólo pocas docenas de años se coagulaban en una duración, marco confiable en el cual era posible tejer con seguridad una red de interacciones humanas" (Bauman, 2004).

En el pasado han sido prevalentes los cambios, que teniendo lugar en la sociedad, luego se reflejaron en las relaciones interpersonales, produciendo transformaciones en las vicisitudes fantasmáticas que caracterizan la vida mental individual, familiar y de pareja. Actualmente, debemos necesariamente considerar atentamente la relevancia de la corriente inversa del proceso, aquella por la cual se da una forma relacional familiar móvil, precaria, heterogénea, determinando una problemática, con la cual se puede estar formando una nueva cultura.

Si, en realidad, en la sociedad tradicional la familia era una especie de isla privada – social, delimitada por límites bien precisos, un ámbito de vida que interiorizaba la cultura de la comunidad circundante. ¿Podemos pensar que en la familia actual la desestabilización determinada por la necesidad de búsqueda de nuevos equilibrios relacionales en las nuevas y variadas formas familiares, esté dando vida a nuevos estilos de vínculos que podrían tener una función transformadora también en lo social?

Estas breves notas nos han parecido útiles para delinear el marco en el cual inscribir nuestras consideraciones acerca de las desestabilizaciones en la familia y la pareja y en un sentido más amplio, en las relaciones afectivas que las caracterizan.

Pensamos que una óptica psicoanalítica, que nos permita poner a dialogar lo intrapsíquico con lo interpersonal, resulta la más idónea para comprender los procesos de transformaciones que tienen lugar



en la sociedad, sin limitarnos a tomar en cuenta únicamente los eventos singulares.

Al llevar adelante esta reflexión hemos pensado en proponerles la imagen de una "trama de líneas de transformación silenciosa" como metáfora que expresa la idea de funciones psíquicas, presentes en los individuos y en sus relaciones de pareja y de familia, en una evolución en la que se estrechan, se superponen, se acumulan en un recorrido no lineal, aunque podríamos decir cíclico, en espiral, determinando un proceso de transformación. Proceso que se caracteriza por la discontinuidad aunque sin embargo sabemos que cuanto les propongamos puede, a veces por necesidad de la exposición, parecer como un proceso lineal.

Nuestra atención, entonces, volverá al proceso de transformación de algunas funciones psíquicas inconscientes, preconscientes y conscientes, que según nuestra opinión, han sido particularmente implicadas en determinar aquellas que se cotejan como los cambios en la familia.

Hemos individualizado algunas líneas de transformación silenciosa:

La función mitopoiética

La función del vínculo

La función subjetivante

La función genitorial

Pasaremos a describir ahora de cada una de estas funciones algunas características en nuestra opinión significativas.

## La función mitopoiética

Nos ha parecido que el tema del mito posibilita un recorrido posible de aproximación y reflexión para la comprensión de la naturaleza y el significado de los cambios en la familia. En nuestra opinión no se puede hablar en realidad de transformación de la familia sino de las transformaciones de sus mitos. En cuanto los mitos, estos desarrollan una función fundamental en la organización inconsciente y



preconsciente de la familia. Los psicoanalistas con frecuencia han subrayado el rol estructurante (Lemaire), la dimensión fantasmática (Eiguer), la actividad simbolizante (Granjon). Los mitos garantizan los diversos vínculos familiares: conyugales, genitoriales, filiales y fraternos. El mito es un posible continente que estructura en forma imaginaria las relaciones. La función mitopoiética favorece y contiene el trabajo de transformación del aparato psíquico: la elaboración de las vivencias, los traumas, los conflictos que la familia puede afrontar, con sus cambios y transformaciones, manteniendo el vínculo en lo interno del grupo.

Puede suceder que una serie de eventos, experiencias afectivas y fantasmáticas no encuentren un espacio psíquico de contención y elaboración y permanezcan, por así decirlo en un estado escindido y no integrado.

La familia, en la realidad actual, está atravesando una profunda transformación en la estructura y naturaleza de sus vínculos, hay una dificultad para activar una función mitopoiética y el riesgo de esta dificultad puede llevar a utilizar mitos tomados del afuera, de lo social, del medio, en una forma rígida y vacía que vuelve aún más precario el mantenimiento de la identidad familiar. También pueden utilizarse mitos sociales negativos como los de la violencia o de la competitividad para que prevalezca el mito del individualismo (Joubert). Este mito del individualismo es la causa de la frecuente precariedad de los vínculos familiares, favoreciendo la emergencia de una fragilidad narcisistica. Nos parece que la respuesta individualista, vinculada con la afirmación narcisista, no favorece el proceso de individuación.

Los contenidos afectivos, en transformación, que están presentes en los vínculos familiares, en nuestros pensamientos sobre estos vínculos, tienen necesidad de hallar un manera posible para ingresar en el imaginario colectivo que los asuma y los acompañe en el recorrido de continuidad – discontinuidad que atraviesa las generaciones. Representando un lugar significativo para poder ubicarlos, para que haga de tope a la vivencia de los cambios experimentados con derivaciones ilimitadas; requiriendo que no sea tan rígido pues vuelven imposibles las sucesivas transformaciones.



Los medios de difusión masiva proponen continuamente nuevos mitos, a veces ideales míticos o mitos defensivos privados de sentido o mitos que defienden la realidad. Aunque otras propuestas de los medios, como algunos films, pueden tener la función de ayudar a activar la mitopoiesis. Sin embargo la mitopoiesis está, en la actualidad, con grandes dificultades determinadas transformaciones sociales. En tal caso sus historias al contarlos nos ayudan a leer una realidad, a menudo confusa, al atribuirle un sentido, buscando crear una trama comunicativa que posibilite contener las emociones y los pensamientos, a recrear pensamientos compartidos que den significado y continuidad a las cuestiones, que como siempre, giran en torno al origen, el nacimiento, la transmisión, la identidad familiar y a sus ideales. Trama simbólica que puede tener la función de sostener y facilitar, a través de las identificaciones, aquellos cambios susceptibles de producir desorientación, soledad, vacío de sentido, imposibilidad de elaboración, un "agujero mítico".

#### La función del vínculo

La situación de desestabilización y de inseguridad puede inducir en los individuos un sentimiento de fragilidad e incertidumbre identitaria, por la pérdida de los modelos identificatorios; también están involucradas en ello la familia y la pareja. Frente a una vivencia más débil de pertenencia familiar, por una tendencia mayor a la individualidad, los vínculos aparecen como más frágiles.

Las relaciones de pareja que en el pasado, estaban definidas por normas socialmente preestablecidas y rígidas, actualmente tienen la dificultad de encontrar un nuevo orden normativo.

En el pasado la presencia de roles y normas bien definidas lograba que fuera menos significativa la exigencia de una intimidad y de un diálogo volcado a la construcción de un "propio" proyecto de pareja. En la actualidad tenemos una pérdida de las prescripciones de los roles que conformaban de un modo estructurado el género de pertenencia. Al producirse los importantes cambios registrados en los roles femeninos, que forman parte de las relaciones de pareja actuales, han determinado que les resulte más difícil a las parejas alcanzar un equilibrio.



En realidad, con el aflorar de una mayor libertad y visibilidad de la sexualidad, con la creciente intolerancia a las limitaciones y obligaciones en los vinculos y con el ataque a la autoridad, se ha puesto en discusión el modelo tradicional de pareja centrado en el matrimonio. Se ha conquistado, no obstante, una mayor posibilidad de vivir el vínculo de pareja como expresión de realización de fantasías y deseos compartidos.

Por una parte se ha adquirido una mayor sensibilidad afectiva, por la otra progresivamente se ha observado la disminución de la investidura de las relaciones comunes. El vínculo afectivo ha ido transformándose silenciosamente, entretejiéndose con los cambios socio-culturales que han promovido un modelo con una matriz prevalentemente narcisista, amplificando la importancia del individuo y el derecho a la satisfacción de las necesidades y concomitantemente desvalorizando el valor del vínculo.

Es largamente compartida la idea de que la elección del partenaire busca actualmente de manera prevalente una satisfacción de las necesidades narcisisticas: encontrar una confirmación identitaria, una ratificación de sus propios valores. Esta perspectiva puede también involucrar al deseo sexual: se puede buscar el coito como una confirmación narcisista, o puede haber una reducción del deseo si este es sentido como un elemento desorganizante.

Además, la presencia del mito de "necesidad de ser feliz", como lo define Lemaire, sostiene la idea de que la infelicidad o el sufrimiento no deben formar parte de la vida del individuo y, por este motivo, tampoco de la vida de la pareja. Ser infelices lleva a sentirse con culpa o con vergüenza y si no se es bastante feliz, se piensa en sustituir rápidamente la pareja insatisfactoria (Lemaire, 2002).

Esto es posible por el hecho que los vínculos afectivos entre las personas resultan, en esta fase histórica, caracterizados por una significativa "solubilidad" expresada a través de deseos opuestos que comprimen los vínculos y los mantiene laxos. En un escenario de la vida líquida – moderna las relaciones expresan ambivalencia. Recordemos que, para Bauman, el hombre post-moderno vive con las



enseñanzas del sobreviviente, afligido por una soledad donde prevalece la idea del otro como antagonista, no pudiendo contar con la confianza ni el compartir.

Algunas formas de monoparentalidad por elección, pueden fundar su existencia sobre la fantasía omnipotente de considerarse a sí mismo autosuficiente minimizando al otro. Otras formas de parentalidad están fundadas en el miedo de sostener una relación temida que lo lleva a confrontarse con la alteridad. Recordemos que el reconocimiento de la alteridad del objeto solo puede efectuarse a través de un trabajo psíquico que no reduzca lo extraño y lo utilice para crear un puente entre sujeto y objeto; es el proceso psíquico implicado en los fenómenos transicionales, señalado por Winnicott (1959, 1971).

Por otra parte, las necesidades de completud narcisista, anteriormente expuestas, requieren que un vínculo las reafirme, complete y reasegure, aunque esto puede implicar un sentimiento de angustia, porque el vínculo podría indiscriminar e igualar demasiado, con el riesgo posible de perderse en el otro, sobre todo en una sociedad que aumenta la semejanza entre hombres y mujeres. Si el amor contiene una fantasía de anular las diferencias y de fusionarse, en una época en que las diferencias tienden a disminuir, resulta mayor el temor a aventurarse en esta fantasía y por lo tanto se mantiene una distancia para mayor seguridad.

## La función subjetivante

La problemática aquí expuesta se entrecruza ineludiblemente con la cuestión de la subjetivación. Podríamos preguntarnos en que dirección los cambios en curso en la familia afectaron y actualmente siguen perturbando el proceso de subjetivación.

Como sabemos la subjetivación es un proceso no lineal; devenir sujeto transita por la subjetivación progresiva de las diferencias fundamentales (entre el yo y los otros, entre los sexos y entre las generaciones) que ponen un límite a la realización de un ajuste perfecto de la realidad al sujeto. La subjetivación es el proceso que posibilita que se instaure un sí mismo (self) suficientemente



autónomo y diferenciado, de tal modo que pueda permitir la subjetivación.

Recordemos que, como dice Cahn (2006), el devenir sujeto requiere de la particularidad de la experiencia específica de la intersubjetividad, denominada por él "función subjetivante del ambiente familiar". Tal experiencia especifica permite al individuo construir un sí mismo autónomo en el vínculo gracias a la identificación, las investiduras y el entendimiento mutuo.

En este caso estamos ante un vínculo subjetivante en el cual hay un mutuo reconocimiento entre los sujetos, una alteridad, una diferencia. Cuando por el contrario, no hay lugar para dos sujetos y tenemos solamente relaciones de colusión, de dominio, de influencia o de imposición de roles nos encontramos frente a relaciones interpersonales de naturaleza intra-subjetiva (Wainrib, 2006).

Podemos decir, por lo tanto, que hay dos modalidades de vínculos psíquicos. Una en la cual el sujeto busca objetos que puedan anular o calmar la "falta" sentida como insostenible. Otra por el contrario en la cual el sujeto entra en relación con objetos diferenciados, reconocidos progresivamente como sujetos de su propio deseo. Podríamos preguntarnos si nos encontramos actualmente ante un progresivo y prevalente proceso de transformación del vínculo subjetivante hacia vínculos de características transubjetivas. Se busca ante todo el completamiento, el objeto perfectamente adecuado, mientras la subjetivación introduce la brecha, la diferencia.

#### La función genitorial

Entre los cambios más significativos que se han producido en los últimos decenios en la escena de la familia, están aquellos que afectan a la genitorialidad (la paternidad) que han transformado la propia representación y están atravesados por importantes modificaciones en los valores de referencia afectivos.

Pensamos la genitorialidad (la crianza de los hijos) como un proceso psíquico que, como expresa Nicolò, es a la vez una función de la mente que expresa la interacción habitual entre dos o más personas y que no está exclusivamente identificada como la pareja de los padres.



La dimensión de la genitorialidad es además el proceso de transformación de la identidad, pues el deseo de reproducirse está estrechamente conectado con el proceso identificatorio: identificarse con el niño, que va a nacer, como parte de uno mismo y también identificarse con sus propios padres. En la actualidad la genitorialidad se resiente por los problemas que se producen en los procesos de identificación que generan la identidad y que son característicos de nuestro tiempo.

Algunos fenómenos que marcan el pasaje a la genitorialidad, en estos últimos decenios, pueden comprenderse mejor teniendo en cuenta la actual incertidumbre identitaria. Se pospone convertirse en padres; el momento que la pareja se casa. La conyugalidad y la genitorialidad tienden a consolidarse como fases cada más diferenciadas, asistimos a una evidente separación entre la sexualidad y la genitorialidad.

El momento del nacimiento, a diferencia del pasado, se elige cada vez más determinando una fantasía de control omnipotente. El hijo, al ser gestado de esta manera, se convierte en una realización omnipotente del adulto. A causa de esta "elección" el niño se halla investido de notables expectativas y fácilmente puede prevalecer la realización narcisistica de sus padres.

En la actualidad los padres se encuentran frecuentemente en condiciones psicológicas de esperar del niño el reconocimiento de su propia capacidad genitora.

Nos parece que hoy los padres tienen incrementada con frecuencia la necesidad de tener hijos como reaseguro de su propia identidad, que es vivida como débil, más que la posibilidad de expresar el infans una parte constitutiva de su propia potencialidad psíquica y biológica.

Los padres resultan ser menos capaces de proporcionar a los hijos modelos normativos de la conducta, como los de su propia educación, que fue establecida esencialmente sobre valores de autorealización personal a costa de una ética de la responsabilidad.



Podemos relacionar este aspecto con el debilitamiento de la figura paterna que priva a la familia de un modelo estructurante que permite introducir al padre simbólico.

En los últimos tiempos la genitorialidad ha tenido que enfrentarse con situaciones nuevas y complejas como: los segundos y terceros matrimonios, la adopción, la monoparentalidad, la procreación asistida, la multietnicidad, la homosexualidad. En todos estos casos, los padres, con una función paterna, vivida como frágil e insegura, requieren de una mayor capacidad de elaboración psíquica.

#### **Conclusiones**

Podríamos decir que nos encontramos, con una sociedad desestabilizada en sus referencias culturales y con familias que se han vuelto frágiles a causa de la inseguridad en la continuidad y estabilidad de sus modelos, resultando por lo tanto que la familia no es un contenedor válido de la genealogía. Observamos también que existe una prevalencia de la dimensión narcisistica en las familias como defensa ante las vivencias de abandono y la pérdida del sentimiento de pertenencia.

Para pensar las transformaciones en las cuales estamos involucrados y que hemos delineado aquí, se hace necesario partir del conocimiento que deriva de la clínica familiar y de la pareja, y hacer un cotejo abierto y dispuesto a poner en cuestión los modelos teórico – clínicos de referencia.

Pensamos que para enfrentarnos con situaciones tan nuevas y complejas debemos poder renunciar a nuestro habitual y reasegurante imaginario familiar, pudiendo tolerar entrar en contacto con aspectos a veces perturbadores para los cuáles no tenemos respuestas posibles.

Lo tarea del psicoanálisis es acoger y significar el sufrimiento que se genera en las relaciones familiares, y estar dispuesto a proporcionar una contribución en la búsqueda de una nueva significación de los cambios que tienen lugar en la cultura y en la sociedad.



El pedido de ayuda de la cual somos depositarios frecuentemente nos enfrenta con vinculos que experimentan un intenso sufrimiento en los cuales los conflictos, la incomunicación, la soledad y la violencia en los contextos familiares asumen formas con frecuencia extremas. Se incrementan las patologías vinculares, las crisis de identidad, los casos de desadaptación y de desórdenes psicosomáticos. A pesar del pedido de ayuda hay un sentimiento de inadecuación, impotencia y desilusión.

Así como en la vida cotidiana está la tendencia a "interrumpir" los vínculos cuando estos no corresponden al imperativo de "ser felices", también en la relación terapéutica asistimos a una análoga tendencia. Ante la demanda de tratamiento, con frecuencia nos encontramos con una ambivalencia, pues por una parte, hay una expectativa de solución mágica de los problemas y por la otra prevalece un miedo a la dependencia que genera una dificultad para construir un vínculo con el terapeuta. La reincidencia de esta ambivalencia la podemos rastrear en las frecuentes interrupciones precoces del tratamiento, pues al no poder lograr encontrar rápidamente el bienestar esperado, se le imputa exclusivamente la responsabilidad al analista. En nuestra opinión estamos expuestos al riesgo de una activación contratransferencial ante la expectativa narcisistica de los pacientes.

A la luz de estas consideraciones pensamos que el setting familiar y de pareja por sus peculiares características, puede ser un instrumento particularmente importante y significativo para garantizar un continente estable y continuo que pueda hacer de tope a la 'liquidez' de las relaciones del grupo familiar.

Para concluir esta breve reflexión acerca de las transformaciones que se producen en la pareja y en la familia, nos parece útil recordar el aspecto silencioso de los cambios que cotidianamente vivimos.

Consideramos que las funciones psíquicas anteriormente mencionadas son relevantes en este proceso, en cuanto constituyen una trama, un vehículo de transformaciones que requieren una particular atención del terapeuta.



Particularmente nos parece que la atención terapéutica debe dirigirse a ofrecer un encuadre que pueda garantizar un sostén narcisístico, facilitar la emergencia de un mutuo reconocimiento, aunque no sea total y perfecto, 'suficientemente bueno' de tal manera que favorezca la subjetivación. "Estar en la propia piel comienza con la interiorización de una continuidad de la existencia y con un sentimiento de confianza, que se sostiene sobre una función subjetivante" (Wainrib, 2006, pag. 40).

Estas propuestas se basan inevitablemente sobre el bagaje teóricoclínico derivado de nuestra práctica cotidiana con parejas y familias. Todo está en continua transformación y nosotros estamos para contribuir a este proceso interrogándonos sobre los límites de nuestro saber y la irreductible brecha entre nuestro conocimiento actual y las continuas transformaciones de la realidad.

#### **Bibliografía**

Bauman Z., 2003, Amore liquido, Laterza, Bari, 2009.

Bauman Z., 2005, Vita liquida, Laterza, Bari, 2008.

Cahn R., 2006, Origini e destino della soggettivazione. In : *La soggettivazione*. Richard F., Wainrib S. (a cura di), 2006, , Borla, Roma, 2008.

Eiguer A., 2001, I miti familiari alla prova dei tempi moderni, in :Interazioni, 1/2001, F. Angeli, Milano

Freud S., 1929, Il Disagio della Civiltà, O.S.F. 10

Granjon E., 2001, Mitopoiesi e sofferenza familiare, in :Interazioni, 1/2001, F.Angeli, Milano

Joubert C., 2001, Dal sacrificio per la famiglia alla famiglia sacrificata. Jullien F., 2010, Le trasformazioni silenziose, Cortina, Milano.

Un nuovo mito, l'individualismo anti-individualità, in :Interazioni 1/2001. F. Angeli, Milano

Kaës R., 2005, Il Disagio del mondo moderno e la sofferenza del nostro tempo. Saggio sui garanti metapsichici. In :Psiche 2/2005, Il Saggiatore, Milano.

Lemaire J.G., 2002, Divorzi all'acqua di rose, in :Interazioni, 1/2002, F. Angeli, Milano

Richard F., Wainrib S. (a cura di), 2006, La soggettivazione, Borla, Roma, 2008.

Winnicott D.W., 1971, Gioco e realtà, Armando, Roma, 1971-



#### Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

#### ISSN **2105-1038**

#### Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

## TIEMPOS Y FILIACIONES A LA ADOLESCENCIA EN TERAPIA FAMILIAR PSICOANALITICA<sup>1</sup>

**ROSA JAITIN** 

La separación de los adolescentes de su familia plantea un problema en la temporalidad porque introduce prioritariamente la dimensión del futuro como perspectiva de refundación. La temporalidad será entonces el hilo conductor de mi reflexión sobre la familia adolescente en su acceso o a los espacios plenos o vacíos de la filiación.

La cuestión de la temporalidad en Terapia Familiar Psicoanalítica ha sido trabajada en Argentina por I. Berenstein y en Francia por A. Eiguer. Retomaré la cuestión a partir del ritmo de intercambio entre los diferentes miembros de la familia a nivel inter y transgeneracional en sus diferentes dimensiones de filiación; el vínculo de pareja, el vínculo filial y el vínculo fraternal.

El acuerdo o desacuerdo rítmico en la familia va a estar marcado por una forma primitiva y particular de la relación que yo llamo proto-ritmo, como una forma arcaica de transmisión. Esta frecuencia temporal o rítmica afecta los continentes del pensamiento.

Veremos a partir de una situación clínica que la articulación en los ritmos de intercambio entre los diferentes eslabones de las cadenas generacionales, en la familia nuclear, la familia ampliada y en su relación con el medio social y cultural, caracterizan las formas de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Presentado en el XIX CONGRESO LATINOAMERICANO FLAPAG: El Psicoanálisis vincular de Latinoamérica: Lo singular lo múltiple, Buenos Aires, 2011



relación entre las generaciones. Estas formas de intercambio ponen en escena las líneas de fallas en los vínculos de filiación, que se ven afectados de manera activa cuando los hijos se hallan en un período de desprendimiento. En particular, la adolescencia de los hijos produce una confusión entre la pareja parental y la pareja conyugal, porque rompe el contrato narcisístico entre las generaciones. Es decir que moviliza le temporalidad en la dimensión de la duración, afectando la transmisión.

¿De qué manera la temporalidad es vivida y representada por el grupo familiar en la adolescencia?

La llegada a la adolescencia de los hijos va a movilizar un montante pulsional provocando una crisis no solamente en la relación entre hijos y padres, sino de la pareja misma y en la fratría frente a la emergencia de la sexualidad genital.

Las tres dimensiones de la temporalidad familiar (presente, pasado y futuro) van a ser condensadas y la confusión temporal va provocar una confusión generacional. Así la pareja parental deshonrada de su función va a entablar reproches proyectivos sobre el conyugue, poniendo en cuestión la dimensión conyugal. La lucha por la subjetivación de los hijos va ser desplazada y clivada, sobre la pareja. No son entonces los hijos los que deben separarse de los padres, sino la pareja.

El tiempo para los hijos en la adolescencia ha de ser condensado en un presente dominado por un fantasma de auto-engendramiento que caracteriza la vivencia temporal de los jóvenes en sus familias. Esta necesidad de ruptura con el origen, revela un fantasma de autofundación que podía ser contenido más fácilmente en el pasado.

Hoy los jóvenes se confrontan a un grupo parental que tiene dificultad en sostener un proyecto identificatorio que ayudaría a contener la experiencia adolescente, ya que la dimensión temporal de futuro aparece menos segura, menos predictible, lo que hace que los padres no puedan proponer un modelo alternativo que pueda colmar



la problemática de este período vital, prolongado en la post modernidad.

Lo impensable del futuro hace referencia a una condensación en el presente y lo instantáneo pasa entonces a ser el eje dominante.

Los cambios tecnológicos han introducido una brecha generacional importante, porque el presente está sobre dimensionado y el pasado es despreciado. El dominio tecnológico de los jóvenes crea la ilusión de un poder sobre los padres. Esta vivencia provoca una confusión entre el poder y la autoridad reforzando la ilusión del sujeto adolescente como auto-instituido.

La crisis temporal de la autoridad parental en la adolescencia sería en principio una crisis de la temporalidad. La inscripción del actuar en su dimensión temporal conduciría a pensar que el futuro ejerce una autoridad.

La fuente de la autoridad seria entonces la autoafirmación de la razón y una autofundación de sí mismo. El proyecto fundador de las nuevas generaciones necesariamente es un proyecto de ruptura, que introduce el pacto entre los iguales y la vergüenza de los orígenes. La generación de los padres es vivida como fuera de la moda, fuera de una evolución temporal.

La filiación cultural estaría confrontada y clivada de la filiación familiar lo que plantearía la cuestión del acceso a la dimensión simbólica en la familia de adolescentes. La búsqueda de un saber sobre sí, tiene como condición la posibilidad de un saber sobre el futuro en relación a un renunciamiento a la certitud: el complejo de castración, la posición generacional y la pertenencia cultural son los vectores de acceso al sistema simbólico.

La función simbólica como medio de identificación y en una prospección temporal hacia el futuro, da acceso a una historicidad distanciada en la familia adolescente. Los vínculos de filiación se quiebran y el grupo familiar no se reconoce en su unidad corporal sino que se percibe como un cuerpo fragmentado lo que reactualiza las angustias de muerte.



Veamos entonces en la clínica cómo las heridas de la filiación son reactivadas particularmente en las familias de adolescentes, como una tentativa de elaboración del sufrimiento.

#### Caso Clínico

Se trata de una familia en la que los padres están en los cuarenta años; son profesionales que se conocen durante sus estudios superiores. El padre inviste mucho su carrera mientras que la madre deja su profesión y se reconvierte en maestra jardinera.

Vienen en principio por una consulta de pareja. Después de las dos entrevistas habituales de consulta, llegamos a la conclusión que dos entrevistas familiares se vuelven necesarias para afinar la etapa diagnóstica. Tres varones de dieciséis, once y siete años, ponen en escena en la casa del abuelo paterno, un episodio de desborde en ausencia de los padres, desencadenando un sentimiento de rechazo masivo del abuelo y un sentimiento de fracaso de la función parental.

El hijo mayor, plantea serios problemas en el colegio (consumo de drogas y maltrato de los profesores) al punto de ser expulsado de varios establecimientos. El hijo del medio, que había sido siempre un alumno brillante y excepcional en música, va a ser admitido en un colegio especializado. Este cambio moviliza actos de violencia desmesurada hacia sus compañeros.

Subrayo que la adolescencia de los hijos va a provocar en estos padres un collage identificatorio, es decir una reactualización en la pareja de sus propias vivencias como hijos de padres separados. Los dos son hijos menores de fratrías de tres.

El abuelo paterno parte junto con la niñera, veinte años más joven, cuando el padre tiene cinco años. Lo que produce un desmembramiento familiar, pues la madre (ama de casa) debe salir a trabajar y esto será el comienzo de una serie de traumatismos; en particular la hermana mayor tiene un accidente que la discapacita.



Por otro lado el abuelo materno abandona el hogar cuando la mamá tenía diecisiete años, aunque tuvo siempre una vida amorosa paralela.

En las entrevistas familiares, en contraposición a la representación parental de hijos excitados, me encuentro con niños con una posibilidad potencial de juego, en el cual el encuadre es respetado, salvo por el hijo mayor que generalmente viene solo y con retraso.. El hijo del medio tiene buenas capacidades de asociación verbal; el pequeño juega y dibuja; mientras que el mayor re repliega sobre él mismo.

La indicación de terapia familiar es planteada.

EL comienzo de la terapia está centrada sobre el hijo mayor que continua con sus pasajes al acto: drogas, violencias, robo de dinero a los padres... y expulsión a un nuevo establecimiento escolar. La decisión de ubicarlo en un colegio como pupilo se plantea. El deporte se vuelve el único espacio donde se siente reconocido llegando a pasar pruebas de competición pero cae enfermo, como si no soportara el éxito.

Durante las vacaciones sus padres lo denuncian a la policía cuando descubren en su cuarto, en un cajón con doble fondo, una gran cantidad de hashich. En el colegio un compañero le « ofrece » un móvil que pone en evidencia la posesión de dinero dudoso.

A los largo de las sesiones, el hijo del medio se deprime frente a la tentativa de suicidio de un compañero, pero al mismo tiempo, agrede a puñetazos a otro chico, rompiéndole dos dientes.

En una sesión, la llegada con retraso de los padres permite a los hijos mayores expresar la vivencia de autoritarismo parental, mientras juegan con sus móviles.

Esta terapia está marcada por diferentes movimientos temporales:



- El primero pone en evidencia una colusión temporal nacimientomuerte

La muerte de la bisabuela materna reactualiza antiguos conflictos porque revela el desacuerdo de los bisabuelos acerca del casamiento de los abuelos maternos y también otros desacuerdos más recientes de la madre con sus hermanos. La ruptura se desplaza sobre la fratría. Así durante el velatorio, la rigidez de su hermano respecto del horario de dormir de los hijos impide a los primos, aprovechar las raras ocasiones de jugar juntos. Surge en la sesión que la madre rompió la relación con su hermana con la cual estuvo muy ligada.

El día del entierro de la bisabuela, coincide con el cumpleaños del segundo hijo. Se produce una colusión nacimiento-muerte, portado por este niño, que se queja de no haber tenido un cumpleaños alegre.

Relatan entonces que la bisabuela materna fue una pionera femenina en su profesión y que el bisabuelo tuvo una brillante carrera militar. Ella agrega: «mi abuela fue una de las primeras abogadas »... ¿Es que el éxito profesional del ancestro entra en conflicto con la función parental? ¿La reconversión profesional de la madre, después de graduarse en una gran escuela, estaría en relación con esta situación? ¿El hecho que su padre ataque su maternidad reactualiza una antigua herida que pone en peligro el vínculo de pareja y que determina la consulta inicial?

Durante la sesión, la madre va a transformar su tristeza en enojo contra sus hijos, que los siente « malos y violentos en sus gestos ». Se siente traicionada por el hijo mayor que roba su tarjeta de crédito al padre para comprar música. El fantasma de robo y de violencia es seguido una defensa frente al traumatismo de pérdida.

- Un segundo eje concierne a la dimensión de lo instantáneo dado por la presencia de teléfonos móviles que permiten estar aquí y allá al mismo tiempo, borrando la discontinuidad temporal. La dimensión instantánea que domina el tiempo de los adolescentes en la familia,



pone en escena la ruptura entre la filiación familiar y cultural; el teléfono móvil constituye un obstáculo, pero al mismo tiempo la vivencia del instante permite separar el tiempo de los otros de nosotros mismos, porque el pasado es cortado del presente. Es como si en la sesión coexistieran dos presentes. ¿Estos presentes estarían ligados a las vidas paralelas del ancestro?

Estos elementos nos permiten observar cómo los organizadores temporales familiares dan cuenta de la posibilidad en los vínculos de filiación, de las articulaciones y las desarticulaciones de las cadenas generacionales, que van a reactualizarse durante la terapia.

Si para vivir « es necesario traicionar los fantasmas », como decía Pichon Rivière, el mundo ilusorio de un vínculo ininterrumpido permitiría tolerar la angustia de vacío que atraviesan estos adolescentes.

Dos universos filiativos, el de la filiación cultural y el de la filiación familiar se ven trastocados y los desacuerdos rítmicos van a provocar un choque en los continentes del pensamiento del cuerpo familiar.

Las formas de la temporalidad transforman el pensamiento que comienza con una identidad de percepción en el proceso alucinatorio soldando el tiempo al espacio. Este tiempo cerrado de la sensación, es un tiempo proto-rítmico de la memoria corporal. El avance de un tiempo lineal hacia un tiempo circular, en los vínculos de filiación, va a permitir la bifurcación hacia un tiempo interior y un tiempo exterior a la familia, que instauran la bi-direccionalidad.

La falla de la para-excitación rítmica parental va a generar un obstáculo a la mentalización. El proceso de la terapia familiar va a permitir la diferenciación primitiva de la estructura de la relación; y la apertura hacia un tiempo oscilatorio de deseo y de satisfacción, de presencia y de ausencia.

El vínculo de filiación se despega y se transforma por una temporalidad oscilatoria que introduce la diferenciación entre la identificación introyectiva y proyectiva. Solamente cuando el cuerpo familiar se conserva y que el tiempo deviene destino, tiempo



previsible o imprevisible, la estructura de relación fantasmática de la familia llega a transformarse.

Esta forma temporal que incluye el futuro, como probable o impredecible, crea las condiciones para la mentalización. Sin embargo, el placer sería la condición preliminar para la construcción de una matriz rítmica de acordajes (accordage) porque el pensamiento es en principio un tiempo de placer diferido.

Los vínculos de filiación corporal, el esquema corporal de cada uno y del grupo familiar se contienen al mismo tiempo : es la dimensión temporal que transforma el esquema corporal en imagen tetra dimensional, en donde el tiempo se despliega en su duración, retomando a Bachelard (1950). La « intuición del instante », iguala el presente y lo real; el sujeto toma entonces conciencia del carácter discontinuo de la realidad.

El futuro da acceso simbólico e inscribe al sujeto en la diferenciación generacional, sexual y cultural.

s entonces que la trans-temporalidad, legitima un nuevo proyecto fundador de grupo.

El reconocimiento de la pertenencia al grupo familiar y cultural hará emerger la lucha por el poder, que puede devenir en substituto fálico, denegación de la castración y de la finitud. Se instaura así una confusión entre el poder y la autoridad. Es solamente cuando la duración se inscribe en la trans-temporalidad que el sujeto se sitúa en la paradoja entre la ruptura y la herencia.

Como lo señalé anteriormente esta resolución es posible si se establecen previamente los acordajes (accordages) rítmicos en el sujeto, su cuerpo, su familia y su cultura. Estos lo sitúan en un linaje, como pasador legitimo de un proyecto fundador.

La autoridad se inscribirá entonces en una cultura aportada por la institución. El tiempo sería el modelo de la institución, por su capacidad de estructurar un mundo que pre-existe y sobrevive a cada generación.



Para retomar la expresión de M. Revault d'Allones, « el tiempo no es una sucesión sino un campo ». Hablaremos entonces de « transtemporalidad, que designa la posibilidad del acontecimiento inaugural de dar lugar a una refundación. La trans-temporalidad seria un modo de encadenamiento que liga acontecimientos y generaciones. La trans-temporalidad provoca una herida incurable en la medida en que la pérdida reaparece en una cronología temporal transgeneracional de repetición o en el mejor de los casos de transformación del sufrimiento.

Los acontecimientos del pasado son reinterpretados, reactivados y transformados en el presente para continuar elaborando las heridas de la filiación. En este sentido « comenzar, es comenzar de continuar. Pero continuar, es continuar de comenzar » (M. Revault d'Allones, 2006).

En lo que concierne a la temporalidad familiar, el grupo de terapia familiar psicoanalítica, reactualiza formas de acordaje y desacordaje que inscriben la temporalidad en un presente que va abrir las puertas hacia una diferenciación transgeneracional. Un nuevo proyecto identificatorio permitirá sobrepasar las herencias alienantes.

#### **Bibliografía**

AULAGNIER P. 1975. La Violence de l'interprétation du pictogramme à l'énoncé, Paris, PUF.

BACHELARD G. 1950. La dialectique de la durée, Paris, PUF, 1972, VIII.

BERENSTEIN I. 1986. Estructura Familiar Inconsciente, Ampliaciones hacia la Psicopatología, Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Buenos Aires, Tomo IX, 1, 127-145.

BERENSTEIN I. 1986. Estructura Familiar Inconsciente, Ampliaciones hacia la Psicopatología, Revista de Psicología y Psicoterapia de Grupo, Buenos Aires, Tomo IX, 1, 127-145.

BURLOUX G. 1980. La filiation et le temps le "chrone", in Mort, Naissance et filiation, (Études des Psychopathologie sur le lien de filiation), Paris, Masson.

EIGUER A. 1986. Un divan pour la famille (Du modèle groupal à la thérapie familiale psychanalytique), Paris, Le Centurion, 25-41, 175-187.

JAITIN R. 2010 C. La transmission de la temporalité familiale, in Le groupe, l'affect et le temps, sous la direction de Claudine Vacheret, Paris, L'Harmattan.

MELTZER D. 1975. La dimensionnalité comme paramètre du fonctionnement mental : sa relation à l'organisation narcissique, in Explorations dans le monde de l'autisme, Paris, Payot, 225-233, 1980.

PICHON RIVIERE E. 1977. "Prólogo", in Fontana A. El tiempo y los grupos, Buenos Aires, Vancu, p.12.

REVAULT D'ALLONNES M. 2006. Le pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité, Paris, Le Seuil, 264, 267.



## Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille ISSN 2105-1038 N° 10-2011/2 Thèmes de Famille

# LE SECRET COMME OBSTACLE EN PSYCHANALYSE FAMILIALE THÉORIE ET TECHNIQUE DU TRAITEMENT EN TPF IRMA MOROSINI<sup>2</sup>

#### Le secret : souffrance et violence.

Décider de garder le secret sur des évènements, des actes, des situations qui appartiennent à une période de la propre vie, l'occulter aux autres, refusé au savoir et à la parole, inaugure une place à l'intérieur de soi qui va provoquer de la souffrance à celui qui porte le secret. Le maintenir à travers le temps comme un pacte entre deux requiert d'une opération psychique complexe avec diverses conséquences pour soi et pour les générations suivantes du groupe familial. Nous savons qu'il existe différentes sortes de secrets et de cela dépend leur importance.

Dans ce texte, je vais me référer au poids qu'acquiert le secret lorsque son existence est énoncée mais pour ne pas le dévoiler, cela étant la condition qu'il va falloir accepter pour mener à terme le travail psychanalytique avec une famille. Cette famille demande un traitement suite à la maladie d'un de ses enfants, mais en imposant au thérapeute l'exclusion de certaines zones interdites.

Le secret est une forme de violence psychique qu'exercent ceux qui savent et se taisent, sur ceux qui vivent ensemble comme famille et sont affectés d'une manière ou d'une autre par les évènements occultés. Le secret empêche l'accès à l'information. Celle-ci concerne

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> <u>irmamorosini@hotmail.com</u> samar07@fibertel.com.ar



le besoin naturel de chaque personne d'accéder à un savoir sur soi, sur les propres origines, un temps historisé qui constitue une partie importante de la signification de chaque subjectivité.

S. Freud (1913) a souligné clairement cela lorsqu'il affirmait : « Les refoulements les plus intenses laissent derrière eux des formations de substitution déformées, qui, à leur tour, provoquent certaines réactions.

Nous devrons donc admettre qu'aucune génération ne possède la capacité de cacher à la suivante des faits psychiques d'une certaine importance. ».

L'information se transmet à partir des adultes d'une génération aux générations suivantes, et cette transmission opère non seulement par la voie de la parole, avec toute la force de sa charge inconsciente, pour s'imprimer dans le psychisme en construction des plus jeunes. L'affect qui circule à travers les liens significatifs renforce cette charge dans la transmission d'un inconscient à l'autre.

En citant Freud à nouveau, dans « Psychologie collective et analyse du moi » (1921), nous avons révisé la manière dont il explique les formes sous lesquelles se présente ce qu'il appelle la « contagion psychique », où il souligne l'analogie fantasmatique entre ceux qui maintiennent un espace interne commun.

La violence qui accompagne le secret est la violence du silence. Le silence, lorsqu'il a son origine dans un pacte établi entre deux personnes, qui maintiennent à travers cet engagement un certain équilibre du mode de fonctionnement psychique partagé, devient également en cercle qui les enferme et forme une limite qui les sépare des autres. Anna M. Nicolò (2006), en faisant allusion à ce qui se passe dans le fonctionnement d'une relation de type « folie à deux », écrit : « la folie à deux peut représenter le modèle de base, dans la mesure où elle se situe à la limite de la pathologie, d'un fonctionnement psychique bi-personnel...ne décrit pas seulement les représentations dans la psyché de l'individu mais plutôt le lien comme élément central...Le déclenchement de cette opération se trouve rigoureusement subordonné à l'existence d'un contexte...Dans ces



situations, l'on décrit, en effet, une situation de suspension subite des coordonnées spatiales et temporelles qui relient les personnages avec leurs points de référence, à partir de quoi la création d'un contexte présente de nouvelles caractéristiques et donne aux rencontres de nouvelles significations. Une dimension de clandestinité est typique dans un autre de ce genre de contextes et délimite la frontière rigide entre les personnes qui stipulent le pacte inconscient, et les autres, les étrangers, qui sont toujours exclus et ressentis comme une menace... »

Le secret maintenu entre deux personnes engendre une opération qui semble fonctionner comme dans la « folie à deux » en ce qui concerne ce thème scellé. Les autres restent en dehors de cette limite rigide qui les enferme. Mais malgré le cachetage du secret, tout ce qui se tait dans la génération précédente induit la suivante, par transmission, à la répétition de ce qui a été occulté, son contenu apparaissant à nouveau d'une manière ou d'une autre dans les processus inconscients sous-jacents au lien de tous les membres du groupe familial.

S. Freud (1914, pag. 1099) exprime dans « Pour introduire le Narcissisme », que « l'individu vit réellement une double existence, comme une fin en soi et comme le maillon d'une chaîne à laquelle il sert indépendamment de sa volonté, si ce n'est contre elle ».

Ainsi le secret jalousement gardé par les membres d'une génération qui précède une famille, est définitoire dans l'organisation psychique des enfants et des petits-enfants (s'il n'est pas révélé avec prudence), et cela va au-delà d'un thème de communication et de relation intersubjective (Tisseron2003).

#### La violence du dire et du non dire

Nous devons souligner qu'à la violence due au secret scellé à travers un pacte de silence maintenu dans le temps, vient s'ajouter, comparable, la violence du dire, la violence de faire face, avec des mots et à travers eux, à la reviviscence des faits passés sous silence pendant si longtemps et assister à ses inévitables conséquences.



Le but de ces réflexions est de me référer à la violence du dire et du non dire dans le champ de la consultation psychanalytique lorsque, dès le début du travail analytique, un membre direct de la famille et significatif pour le patient nous informe qu'il accepte la proposition thérapeutique d'un travail familial seulement si le thérapeute respecte

sa décision de ne pas parler sur une partie de sa vie. Il y aura donc, et par la volonté de celui qui le demande, une zone intouchable à laquelle on ne fera pas allusion.

Cette demande apporte et ouvre des interrogations, en compliquant le développement du processus, et invite donc à la réflexion sur plusieurs points tels que : la maniement éthique de l'information, ce qui est imposé depuis l'éventuel début du travail, l'implication du thérapeute, les aspects transférentiels et contre-transférentiels, le bénéfice et le préjudice, des thèmes de frontière mis en jeu dans la configuration d'espaces aussi bien intersubjectifs que fantasmatiques, entre autres.

J'essayerai de réviser de près ces questions. Je vais illustrer ce que je présente à travers une vignette clinique.

#### Vignette clinique

Marie (la mère) amène sa fille adolescente (15 ans) à la consultation psychologique à cause d'une douleur persistante au niveau de l'articulation temporo-mandibulaire, qui progresse depuis deux ans et ne disparaît pas, malgré les médicaments. Les consultations médicales et odontalgiques ont mis en évidence du bruxisme, de l'arthrose progressive et la perte de la densité osseuse (la fille n'est pas la seule affectée, un frère aîné a souffert d'un cancer mandibulaire avec de nombreuses opérations et le rejet de l'implant osseux). La fille est adressée à cette consultation par trois spécialistes : le clinicien, le rhumatologue et le dentiste, qui pensent à la souffrance physique et psychique de cette adolescente, et décident donc de l'adresser à un psychologue.

A partir de mon expérience clinique avec des patients psychosomatiques j'ai pu observer que lorsque la situation organique,



l'étape où elle se trouve, admet un traitement pharmacologique, et celui-ci n'évolue pas favorablement malgré l'administration du médicament approprié, il existe une causalité psychologique qui doit être recherchée. Dans la complexité de ces maladies psychosomatiques l'on trouve souvent qu'à travers le corps s'expriment des situations passées sous silence qui proviennent d'une histoire familiale en souffrance. Par l'effet d'une transmission transsubjective trans-générationnelle se sont inscrit dans le corps des « savoirs » codifiés sous forme de symptômes. Voilà le défi auquel nous devons faire face et ce que nous devons explorer.

#### Début du travail lors des premières consultations

Lors des entretiens avec la fille apparaît l'utilité de réaliser le génogramme familial, et pour ce faire, je sollicite la participation de la famille. A partir du génogramme et d'une partie des récits surgissent des données qui requièrent d'un développement de l'histoire familiale, et cela permet de constater que de nombreux symptômes qui surgissent du côté des enfants ont une corrélation avec des situations qui se répètent tout au long du parcours de quatre générations.

Lorsque, avec l'accord de la fille, je fais appel à la famille pour travailler ensemble, la mère me demande un entretien personnel, lors duquel elle me transmet son accord pour un travail familial (le couple avec les trois enfants) mais me prévient qu'il existe des situations de son histoire personnelle et de celle de son mari qu'ils sont les seuls à connaître et au sujet desquelles les deux ont convenu de ne jamais parler.

La mère me dit cela après avoir eu les premiers entretiens avec la patiente désignée comme telle de par son symptôme organique. A ce moment-là, la fille connaît déjà ma proposition de mettre en place un cadre de travail familial et cette idée l'enthousiasme.

La mère m'informe qu'il existe un espace-temps dans lequel habitent des expériences qui ne doivent pas être convoquées, que ses enfants



ignorent et que eux, en tant que parents, ont décidé -depuis avant leur naissance- qu'elles allaient demeurer scellées comme un secret. Je me trouve alors face à des situations compliquées :

- Il existe un pacte de loyauté conjugale au sujet du secret, depuis de nombreuses années.
- Paradoxalement, en me le signalant, en tant que thérapeute, la mère m'informe de l'existence d'évènements qui doivent rester exclus de toute possibilité d'analyse, et cette information inclut le thérapeute dans le pacte, qui se trouverait alors engagé vis-à-vis de quelque chose dont il méconnaît la portée.

#### Le contre-transfert face à l'imposition et la violence du silence

Ressentir la violence mène au besoin de la penser afin de pouvoir l'élaborer. Dans ce processus, plusieurs violences sont mises en évidence :

- La violence de ce qui a été vécu, zone délimitée comme impossible à revisiter par le récit, mais qui persiste dans la mémoire et demande à être censurée par la parole. Elle persiste aussi bien pour ceux qui ont subi les évènements que pour ceux qui subissent passivement quelque chose qu'ils méconnaissent consciemment mais qui surgit sous forme de langage corporel.
- La violence du sens donné par ceux qui ont exécuté le pacte et qui fait que nous nous demandions s'ils se sont trouvés impliqués dans des actes et des idées qui sembleraient avoir altéré l'image de soi. Quels sont les aspects de la personne qui ont été endommagés à partir de ce que de tels évènements ont signifié pour eux ?
- La violence du secret à maintenir, qui ne permet ni de s'absenter de l'évènement ni de s'y introduire pleinement. On dirait que se taire protège d'un danger plus important.
- Et la violence du pacte qui impose une sorte de préexistant entre les membres du couple, qui exclut les enfants mais qui est annoncé au thérapeute comme une condition préalable à la possibilité de travail.



Chacune de ces violences mises en jeu par imposition au début du contrat thérapeutique donnent lieu à des questions auxquelles il est nécessaire de réfléchir et ont à voir avec une position et par conséquent avec une décision de la part du thérapeute.

- Comment travailler avec une famille qui est devenue malade du fait du non dire, et qui en même temps montre, par ses symptômes, qu'à travers eux elle réédite ce qui se tait ? Comment accepter qu'il puisse exister des zones de silence comme une condition première, si l'objectif analytique pour accéder à une meilleure santé psychique et physique de la famille requiert d'une nécessaire historisation ?
- Comment prévenir au sujet de la répétition possible, jouée à nouveau dans le temps de chaque génération, si cette répétition est ancrée dans le processus du travail thérapeutique lui-même lorsque l'on accepte l'imposition de silence demandée par les parents ?
- Comment accéder à dévoiler les fantasmes et les mythes, avec des chemins restreints ? cette demande de pacte de silence n'est-elle pas par hasard une autre forme de passage à l'acte, mais ici, le rendant extensif à la personne du thérapeute ?
- Quelle est la place que va occuper le thérapeute dans l'espace psychique du patient ? sera-t-il un complice ? un otage qui donne, à travers son silence, son aval à une certaine solidarité avec quelque chose dont il méconnaît la portée, et comment va s'accommoder dans le contre-transfert du thérapeute cette situation qui ne renforce pas l'alliance mais au contraire y porte atteinte ?
- Quel sens aura dans le processus thérapeutique ce pacte de silence qui a le consensus d'une partie de la famille seulement ? serait-ce peut-être ce qui rend possible le lien avec le couple parental dans une espèce de « mise à l'épreuve » thérapeutique, mais en même temps en participant de l'exclusion des enfants et en prolongeant le risque de persistance des symptômes dans leurs corps qui tombent malade ?

Voilà quelques unes des questions qui ouvrent à la réflexion sur les sens et les conséquences du dire et du taire aussi bien chez les patients que chez le thérapeute, en partant d'une situation commune partagée : la violence.



#### L'imposition d'asymétrie

L'asymétrie naturelle qui existe entre les places de celui « qui sait » - accordée généralement au thérapeute- et de celui « qui souffre » - généralement occupée par le patient ou le groupe de patients- est altérée, car c'est maintenant le thérapeute qui ne sait pas et ne peut pas interroger la zone interdite, et c'est également lui qui va souffrir de l'imposition.

Par ailleurs, l'interdiction installe un tiers silencieux et omniprésent qui pourrait perturber l' « attention flottante » de l'analyste puisqu'il doit faire constamment attention de ne pas faire des incursions du côté de la « zone de frontière dangereuse ».

Paradoxalement, il fallait désarticuler ce qui assujettissait entre eux les membres de la famille, mais en entamant une possible analyse avec l'imposition d'un autre assujettissement, exercé sur le thérapeute, en opérant ainsi une organisation narcissiste paradoxale7 puisqu'ils l'englobaient comme un de plus, comme s'il faisait partie du processus vécu jusqu'à ce moment-là, celui de la non différentiation et par conséquent celui de la répétition du traumatique.

L'organisation narcissiste paradoxale, telle que le propose Caillot (2008), se réfère aux angoisses phobiques, à la séduction narcissiste et à l'adhésivité. Les angoisses phobiques s'exprimaient ici par l'établissement de situations sans issue mais en même temps, sans un accès total (le thérapeute ne pourra pas ensuite se dessaisir de l'engagement qui l'assujettit à un silence mais en même temps il ne sait pas de quoi il s'agit, il sait qu'il ne sait pas et ce non savoir lui signale sa limite).

La séduction narcissique surgit dans le champ thérapeutique à travers la fascination envers ce qui est terrifiant, la même fascination qui s'empare et qui agit dans les corps des enfants malades.

L'adhésivité s'exprimait à travers ce que l'on attend à partir de l'exercice d'une toute-puissance qui implique exercer un contrôle depuis une partie du groupe familial.



Sans avoir expérimenté comme thérapeute une contrainte avec ces caractéristiques, je savais cependant qu'il s'agissait d'une situation qui devait être travaillée.

La proposition présentait une situation avec peu de possibilités de choix : ou j'acceptais et j'essayais de travailler avec ce qui était envisageable, ou j'arrêtais là toute possibilité de mobilisation de ce qui agissait dans le corps de la fille, de par la carence de processus observé symbolique. J'avais déià -dans d'autres problématiques psychosomatiques sans réponse aux médicamentsque le facteur commun était la transmission trans-générationnelle d'expériences traumatiques, où le patient était alors l'otage d'une histoire à laquelle il n'accédait pas consciemment, et il me semblait que c'était là ce qui était en jeu dans cette famille et ce que je ressentais et je pensais moi-même.

Accepter une telle proposition impliquait le fait de renoncer à un processus symbolique pour accéder à un autre, c'est-à-dire essayer de découvrir le sens des symptômes organiques dans leur corrélation avec les évènements de l'histoire vécue et subie par les ancêtres.

L'objectif thérapeutique de départ était celui de comprendre ce qui surgissait codifié dans le corps de la patiente désignée, en partant de l'idée qu'en ramenant certains souvenirs à la conscience familiale, quelque chose de l'ordre de la répétition- qui inclut ses transformations- pourrait être révisé sans faire nécessairement une allusion directe à ce qui était interdit. La fille avait réussi, d'une certaine façon, ce que l'autre fils, plus gravement malade, n'avait pas obtenu. Amener la famille vers un espace analytique permettait maintenant que, comme groupe familial, ils aient l'occasion de se pencher sur leur propre « boîte de Pandore », ce qu'il fallait faire avec une grande prudence, mais n'est-ce pas toujours comme cela ?

C'est pour cela que je décidai de respecter la volonté de silence – le temps que les parents eussent besoin de le maintenir- mais je leur expliquai que peut-être, à un moment donné, en travaillant certains aspects de la situation familiale, je leur demanderai de réviser dans un dispositif de couple cette zone-temps qui aujourd'hui était interdite.



J'énonçai cela devant la mère et ne reçu aucune réponse.

Ne serait-ce pas là une répétition d'autres liens affirmés à travers des pactes ? Le contre-transfert s'était modifié, je faisais confiance aux possibilités de travail que pouvait offrir le dispositif thérapeutique de psychodrame psychanalytique.

#### Le processus thérapeutique familial

Le processus thérapeutique familial se déroula sur trois ans, permettant de dévoiler de violentes situations traumatiques (la disparition et la mort d'ancêtres hommes lors de la guerre civile espagnole, les femmes qui se réfugiaient dans des grottes de la montagne en subissant la faim, le froid, la peur d'être découvertes, la peine vis-à-vis de tout ce qui s'était perdu ; l'exil du pays d'origine, la traversée de l'Atlantique vers l'Amérique, la privation et les viols des femmes qui avaient survécu). Ces situations se sont répétées de génération en génération et ont été transmises sans élaboration pour déboucher finalement sur la maladie physique et le risque de vie, comme cela était arrivé avec l'un des fils (cancer mandibulaire) et comme cela se présentait, au moment de la consultation, à travers la perte de fonction et la douleur dans le corps de la fille.

Nous travaillâmes avec la désappropriation du transmis par intrusion (H. Faimberg, 1987, 1988) puisque fonctionnait dans le corps d'au moins deux des enfants une « intrusion imagoïque » (A. Ciccone, 1999) à la manière d'un objet psychique intérieur parental imposé dans la transmission traumatique par processus incorporatif.

Les enfants de cette quatrième génération (qui donnent lieu à la consultation) ont pu accéder à l'histoire familiale dans le dispositif de TFP à travers les récits de leurs parents, la possibilité d'écouter, d'interroger, de mettre en relation, de comprendre ce qui avait pesé sur eux et aménager ce qu'ils avaient reçu en héritage d'une manière moins inconfortable.

C'est ainsi qu'ils prirent connaissance des souffrances durant la guerre civile espagnole, de la fuite et la détresse de leur arrièregrand-mère et leur grand-mère enfant, du déracinement dans l'exil,



des mauvais traitements subis au Chili, des viols et un avortement de la grand-mère, des nombreuses fois où celles-ci ne pouvaient pas crier parce qu'elles avaient la mandibule assujettie...

Au fur et à mesure que le travail analytique avançait, la fille put commencer à se récupérer de ses douleurs articulaires ; l'arthrose s'arrêta dans son évolution ; elle put se concentrer suffisamment pour étudier les matières qu'elle n'osait pas affronter auparavant ; elle acquit une progressive et plus grande indépendance, puisqu'elle n'avait plus besoin de la présence constante de sa mère comme accompagnatrice lorsqu'elle allait se coucher, et elle put remplacer la lumière de la chambre par la lumière d'un couloir qui se trouvait près de là ; les coups de pieds avec lesquels elle éloignait les gens qui s'approchaient d'elle disparurent. Le deuxième fils ne présenta ni récidive du cancer mandibulaire ni d'autres troubles, et l'aîné put laisser de côté les auriculaires avec lesquels il assistait aux séances une bonne partie du début du traitement et écouter et participer dans les récits et les dramatisations.

A la fin de la troisième année de travail en TFP nous terminâmes la tâche entreprise avec la famille. Les objectifs thérapeutiques avaient été atteints et ce fut ce résultat qui mena ma réflexion à nouveau vers le début du traitement et ses circonstances.

### Quelques réflexions au sujet du processus et des transformations

Je me suis demandée s'il était aussi impérieux pour moi comme thérapeute d'aider la fille, comme cela l'était certainement pour la mère qui, cependant, malgré ce lien si significatif pour elle, posait des conditions pour le travail et cela, malgré les pathologies organiques de ses enfants...

Est-ce que ce besoin d'aborder un traitement n'aurait-il pas pu faire que la mère, face à la négative du professionnel d'accepter un pacte de silence sur des faits ignorés –au moins par le thérapeute- décide de les fausser ? Autrement dit, la mère exposa quels étaient et par où passaient ses limites (maintenir le secret tel que convenu avec son mari au sujet d'une partie de leur vie), mais en même temps elle



énonçait devant moi qu'il existait cette réalité qu'il faudrait passer sous silence.

Le secret s'impose ainsi comme un obstacle. Un obstacle qui pourrait avoir opéré sur le lien transférentiel-contre-transférentiel comme un empêchement pour mener à bien le processus analytique, et qui exigea du thérapeute de s'engager avec sa décision, signifiant finalement une « mise à l'épreuve » de confiance nécessaire dans la relation thérapeutique pour que celle-ci soit possible. Cela semblait s'imposer comme une condition préalable au cheminement vers une guérison possible ou vers une amélioration.

Peut-il y avoir des « vérités » qui ne peuvent être énoncées, des « vérités » qui confrontent la personne avec des aspects de soi inadmissibles pour soi-même ?

Rachel Rosenblum (1998), dans son travail «Peut-on mourir de dire ? Sarah Kofman, Primo Levi » écrit : « L'on peut mourir parce que certaines choses n'ont jamais été dites, parce qu'elles ont été « mal dites » ou « mal écoutées » ou « mal reçues »... [mais] l'écriture de soi peut aussi se rapprocher des brûlures de l'enfance, déboucher sur une exposition publique de la haine ressentie envers d'autres victimes, raviver la honte et la culpabilité... »

#### Revenons à la situation clinique

La mère me spécifie en privé quel est le temps et quelles sont les circonstances de sa vie dont elle ne va pas parler. Je comprends qu'elle maintient encore un engagement, assumé dans cet espacetemps là, au sujet de ce qui devait être passé sous silence aujourd'hui et toujours. Cette condition-là, me dit-elle, provenait du groupe de militants qu'elle avait intégré en tant qu'activiste et avait été imposée comme condition d'appartenance.

Une telle condition signifiait en plus qu'elle ne serait pas soutenue dans des situations de risque, que les membres se méconnaissent entre eux afin de ne pas se compromettre les uns les autres. Marie ne parle pas de son besoin d'appartenir à un groupe avec des relations fortes, mais en acceptant ces règles elle met en évidence cette



recherche et le démontre avec son engagement en actes et en silences. Ainsi, cet appartenir implique également un ignorer.

Nous pouvons mettre en relation ces faits avec les vécus et les circonstances des générations précédentes dans lesquelles apparaissent des coupures successives dans la vie de leurs protagonistes, où ils doivent s'exiler, laisser derrière eux leurs douleurs, leurs souvenirs, les corps sans sépulture, abandonnant tout pour pouvoir s'éloigner et recommencer ailleurs.

En revenant au pacte de silence, celui-ci comprend tout ce qui peut se passer là-bas et entre eux, ainsi que des actes exigés et accomplis. C'est la zone interdite, et l'exigence de silence qui s'y enchaîne et est soutenue –au-delà de ce groupe- par le couple lui-même, pourrait répondre au fait que les deux devaient affronter alors des aspects répudiés ou impensés d'eux-mêmes.

#### La place de la culpabilité et de la honte

Voici un thème intéressant pour la réflexion. Le besoin de cacher des évènements ne provient pas de la fierté liée à une conviction mais plutôt de la honte et de la culpabilité. Raconter, admettre, les ferait ressembler à ce qu'ils avaient dénigré jusqu'à alors, et donc ce dire là serait une catastrophe qui est évitée par le pacte de silence en scellant entre eux une protection réciproque.

Toute rupture ou filtration mettrait en risque ce savoir de soi qu'aucun des deux ne veut reconnaître et encore moins devant leurs enfants.

Dans ce sens, la mère m'avertit qu'il existe « quelque chose » d'obscur qui ne peut être abordé, et, malgré mon malaise et mes doutes initiaux, je pense que le fait de l'accepter tel qu'ils en avaient besoin a été thérapeutique.

Le silence de la fierté diffère du silence de la honte. Le silence avec lequel on scelle un pacte est un engagement de non délation mais ici, au sujet d'elle-même et du couple. Ce silence serait-il la base qui maintient et amarre le lien conjugal ? Parler serait alors porter témoignage de l'horreur, mais, pouvons-nous penser, comme une partie qui engendre également cette horreur. C'est pourquoi



l'engagement demandé au thérapeute est lié aussi au fait de ne pas savoir s'ils pourraient vivre avec tout cela une fois raconté.

Tout le reste s'est ouvert...mais ils demandèrent de conserver pour eux la partie qui n'avait donné ni fierté ni satisfaction à la conscience, mais plutôt de la douleur. Ils survivaient avec cela et dans cette douleur se rééditait une partie du traumatisme trans-générationnel, où se représentaient en eux comme sur une scène les deux parties en litige.

Cependant, cette douleur put s'ouvrir à partir de l'autre douleur, en répétant des scènes ancestrales et en parcourant le même argument dans des scènes différentes, traverser l'océan et suivre en Amérique les mêmes personnages avec d'autres noms, poursuivant ce vieux combat sans résolution, celui des factions opposées, les corps perdus, la carence d'appui et le risque constamment présent sous forme d'occultation, de détresse, d'assujettissement, la mise en épreuve du silence et le prix de ce silence.

Au fur et à mesure que le processus psychanalytique familial se déroulait, entre les récits, les questions, les dramatisations, les interventions, la famille mis en évidence et put constater que la transmission inconsciente faisait quand même son travail, sur ce que l'on disait et éclaircissait (les situations de la première et de la seconde génération –à savoir arrière-grands-parents et grands-parents) mais aussi sur ce que l'on ne disait pas, dont on ne parlait pas (situations des parents durant la décade des années '70 en Argentine).

#### Les rêves de la fille, une partie de la réalité de la mère

La fille, angoissée, commence à apporter ses rêves en séance. Elle les dessinait, les racontait et ils se reconstruisaient dans la scène du psychodrame.

Lors d'une séance, elle nous amène le fragment de rêve suivant : « J'étais dans un endroit que je ne connais pas, j'étais face à une table, il y avait une coupe de vin, elle était transparente, je regardais à travers, c'était une vision déformée, je n'y voyais pas grande chose



parce qu'il n'y avait qu'une lumière faible qui provenait d'une ampoule. A certains moments j'étais à l'intérieur de la coupe enfermée et j'étais petite, je criais mais je n'avais pas de voix. J'avais faim et j'avais soif mais dans la coupe il n'y avait rien, elle était vide. Dans une autre partie du rêve tout était sombre à cet endroit-là et je me rendais compte que j'étais enfermée, il y avait des barreaux, j'étais comme prisonnière, ma voix ne sortait toujours pas... ». La mère écoutait, effarée, le récit de sa fille.

Le manque de voix, le vide provoqué par la faim et la soif, évoquent des expériences trans-générationnelles authentiques de famines et d'impossibilité de crier lorsque son arrière-grand-mère et sa grand-mère restaient cachées dans une grotte ; mais cela fait également penser au vide causé par le manque de mots qui puissent signifier l'inondation des affects incompréhensibles. Il s'agit de ce qui n'a pas de nom (M. Torok et N. Abraham, 1987).

Lorsque j'invite la fille à désigner quelqu'un pour poursuivre avec elle la scène onirique, elle appelle sa mère et au fur et à mesure que celle-ci s'échauffe avec le thème, elle commence à jouer le rôle d'une geôlière avec des attitudes ironiques et violentes.

En remarquant que la fille était affectée par la violence inhabituelle de la mère, nous décidâmes de désigner la Moi auxiliaire à sa place pour que celle-ci devienne la protagoniste, et que la fille puisse sortir de scène et la regarder. La scène continua et se transforma d'une manière intéressante suite à une attitude plus tolérante de la Moi auxiliaire : la mère, avant « geôlière tyrannique » face à la fragilité de sa fille, devînt par la suite une « prisonnière stoïque » qui passe sous silence ce qu'elle a subit en répétant qu'elle n'a pas parlé, comme si elle voulait souligner les vertus du silence.

De ce silence elle peut maintenant parler à ses enfants comme s'il était différent du silence non choisi, mais il ne s'agit pas d'une scène réelle de sa vie, compte tenu de la façon dont elle est proposée, mais de la scène du rêve de sa fille. Cependant, ce subterfuge de la



technique permit de travailler le silence à partir de la réalité du « as if de la scène ».

A travers le processus onirique de la fille réapparaissaient, avec leur contenu inconscient, les affects qui renfermaient des violences et des deuils insupportables à dire et à penser. La fille rêvait ce que la mère et le père taisaient.

#### L'inter-fantasmatisation

Dans les rêves apparaissaient des contenus qui correspondaient à la réalité psychique inconsciente de la fille, mais qui circulaient de la même manière chez tous les membres du groupe familial, codifiés sous forme de langage corporel et d'actions. Dans le fantasme l'on retrouvait les affects mobilisateurs des peurs et des désirs, qui étaient révélateurs, à leur tour, de ce qui était méconnu par la conscience. André Ruffiot (1981) écrit : « La première fonction du fantasme est la mise en scène du désir » [Laplanche et Pontalis].

Freud en évidence le rôle (1923)mettra organisateur désorganisateur de l'imago telle qu'elle opère dans les foules, une imago élaborée sur la base des premières relations, réelles ou fantasmatiques. Puis, il soulignera « l'existence de schémas inconscients transmis de manière phylogénétique, les fantasmes originaires : scène primitive, séduction, castration ». Ces conceptions nous permettent de penser que Freud introduit l'idée d'une interfantasmatisation dans l'espace et dans le temps... (vers) le fantasme groupal.

Nous travaillâmes à chaque séance avec le cadre du psychodrame psychanalytique pour pouvoir aborder dans l'espace de la scène les représentations de l'inter-fantasmatisation, et à travers la construction de scénarios et de personnages, créer avec chaque dramatisation une réalité qui puisse être vécue, qui puisse rattacher la parole aux affects innommables, apporter de l'efficacité aux souvenirs, ériger quelque chose de visible et de croyable pouvant être partagé par la famille.



Ce fut A. Missenard (1970-1972) qui proposa (à partir des contributions des auteurs cités, en incluant Foulkes, Ezriel, Bion, A. Anzieu) que « *la mise en scène et en parole du fantasme* » de la part du membre du groupe porteur du fantasme, mobilise les autres par le principe de la résonance, et que cela avait surtout lieu dans des relations à qualité symbiotique, comme dans le cas clinique présenté ici où cela se manifestait entre la mère et la fille, à travers celle-ci qui, angoissée, s'agrippait à sa mère alors que cette dernière exaltait l'indépendance.

R. Kaës affirme (1976)17 que le fantasme agit comme un organisateur groupal par ses effets d' « induction, d'entraînement, d'identification ou de fusion ».

A travers cette forme de travail thérapeutique nous avons essayé de permettre à la famille d'exercer sa fonction mythopoïétique, voie royale pour atteindre la symbolisation de ses souffrances. Nous cherchions également à nommer les affects au fur et à mesure que ceux-ci devenaient évidents, qu'ils apparaissent dans le contexte de la dramatisation ou du côté des spectateurs. Signaler les états d'âmes permettait aux membres de la famille de prendre conscience de leur état affectif, généralement partagé. Nous vîmes ainsi défiler la tristesse, l'impuissance, la peur, la furie, la tendresse, la nostalgie, la douleur, la honte, la culpabilité, la joie, l'enthousiasme, etc., en donnant aux affects le statut de sentiments, qu'ils pouvaient comprendre et exprimer, contenir à l'intérieur d'eux-mêmes, en repoussant un peu ainsi le silence de la place si particulière qu'ils lui avaient accordé.

Ce matériel produit une telle richesse d'associations qu'à travers elles purent être travaillées des situations affectives semblables à celles dont on ne parla pas. Les rêves de la fille pénétrèrent dans la crypte de ses parents.

Le processus analytique permit d'obtenir des améliorations au niveau de chaque membre de la famille ; le fils aîné put entrer en contact avec ce qui se passait dans la famille et participer activement, en laissant de côté ses auriculaires qu'il utilisait en permanence pour se



boucher les oreilles et éviter de poser des questions. Les symptômes organiques des autres enfants n'évoluèrent pas vers la maladie. Chez la fille, le processus d'arthrose s'arrêta (un problème caractéristique des personnes âgées), elle put dépasser ses peurs et sa dépendance, mettre en relief sa capacité pour étudier, ce qui indique bien que l'on a pu relier et connecter ces phénomènes avec les circonstances historiques encryptées. Leur mandibule affectée renvoyait aux dents serrées face aux situations de peurs vécues par les générations précédentes, la mandibule fermée aussi pour ne pas parler de la mère prisonnière et avant cela de la grand-mère bâillonnée pendant les situations de viols. La difficulté de la fille de descendre au gymnase qui se trouvait au sous-sol de l'école, nous fait penser à la grand-mère qui était amenée au sous-sol, ou au séjour dans les grottes d'Espagne...

Beaucoup de temps est passé depuis la fin de ce processus thérapeutique familial, et cela me permet, à travers le fait d'écrire et de partager cette expérience, d'atteindre un autre niveau d'analyse et d'obtenir quelques conclusions :

- Que le fait d'avoir accepté de maintenir ce silence imposé a été une partie de l'aide offerte au couple, car l'acceptation d'un autre « prévenu » tempéra leur propre regard sur eux, en réduisant la persécution intérieure.
- Que respecter un pacte provenant de l'alliance conjugale institua le thérapeute comme une image de confiance et facilita l'ouverture d'autres portes qui gardaient des secrets ancestraux probablement ressemblants aux situations traumatiques interdites.
- Que le fait que le thérapeute et les parents aient appartenus au même contexte historique de la jeune génération d'argentins des années '70 facilita la rapide compréhension des circonstances et l'offre d'un cadre continent propice.

Ces thèmes nous permettent de continuer à penser, à nous demander, par exemple, si à certains moments et face à certaines circonstances il ne faudrait pas respecter le silence autant que les paroles, puisque tous deux sont des façons de dire des choses qui sont très difficile à exprimer.



Tous deux font partie de la violence et partie de sa guérison.

Parfois, dire permet de vivre et parfois, dire rapproche de la mort.

Ce qui est complexe et intéressant pour nous autres, thérapeutes, c'est de pouvoir faire la différence entre l'un et l'autre.

#### **Bibliographie**

Caillot, J.P. (2008), La posición narcisista paradojal en Rev.

Psicoanálisis & Intersubjetividad. Nº 3. Rev. On – line. 2008. En www.intersubjetividad.com.ar

Ciccone, A. (1999), *La transmission psychique inconsciente*. Dunod. París. 1999.

Eiguer A. (1998): Clinique psychanalytique du couple, Dunod, Paris. 1998.

Faimberg, H. (1987), Le télescopage des générations. A propos de la généalogie de certains identifications. Psychanalyse à l'université XII, 46

Faimberg, H. (1988), A l'écoute du télescopage des générations : pertinence psychanalytique du concept. Topique, 42.

Freud, S. (1913): *Tótem y Tabú*. En Obras Completas. Tomo XIII. Pp. 142 a 148. AE. Buenos Aires.1994.

Freud, S.(1914), *Introducción al narcisismo*, en Obras Completas, Tomo I, Biblioteca Nueva, Madrid 1948.

Freud, S. (1921), *Psicología de las masas y análisis del Yo*, en Obras Completas, Tomo I, Biblioteca Nueva, Madrid 1948.

Freud, S. (1923) *El Yo y el Ello*. En Obras Completas. Tomo I. Biblioteca Nueva. Madrid. 1948.

Granjon, E. (1990): *Les voix du silence*. Revue de Psychothérapie Psychanalitique de Groupe. 15. pp 79 – 96.

Kaës, R. (1976), L'Appareil psychique groupal. Constructions du groupe. París, Dunod.

Kaës, R. (1989): *El pacto denegativo en los conjuntos transubjetivos.* En Missenard y col.: Lo Negativo. Figuras y modalidades. AE. Buenos Aires. 1991.

Missenard A. (1970), *Note sur le fantasme dans les groupes* (inédit). Missenard A. (1972), *Identification et processus groupal*, in Anzieu D., Béjarano A. et al, Le Travail psychanalytique dans les groupes, Paris, Dunod.

Morosini, I. (2008): *El cuerpo como escenario de la dramática transubjetiva*. En Revista "Psicoanálisis & Intersubjetividad" Nº 3. 2008. En <a href="https://www.intersubjetividad.com.ar">www.intersubjetividad.com.ar</a>

Nicolò, A. M. (1995): La Folie a deux: hipótesis – modelo de un funcionamiento Interpersonal. Revista "Psicoanálisis & Intersubjetividad" nº 1. 2006. En <a href="https://www.intersubjetividad.com.ar">www.intersubjetividad.com.ar</a>

Rosemblum, R. (1998): *Mourir de dire*. Bulletin de la Societé Psychanalytique de Paris. Août. 1998.

Ruffiot, A. (1981): Le groupe – famille en analyse. L'appareil psychique familial. En La thérapie familiale psychanalytique du couple. Dunod. Paris. 1984.

Tisseron, S. (2003), *Secrets de famille. Modo d'emploi*. Marabout. París. 2003

Torok, M., Abraham, N. (1987) *L'Écorce et le Noyau*. Flammarion. París. 1987.



Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

ISSN **2105-1038** 

Nº 10-2011/2

#### Thèmes de Famille

#### PARADOXE ET ILLUSION GROUPALISTES

JACQUES ROBION<sup>3</sup>

Qu'est-ce que le groupal ? Qui peut se prétendre groupaliste ? Est-ce celui ou celle qui s'occupe des imagos ou, à la limite, des fantasmes inconscients organisateurs ? Et les autres, ne feraient-ils pas partie de la noble confrérie ?

Je vais, dans les pages à suivre, la reposer cette question épineuse du groupal, au risque d'une désappartenance de groupe, en essayant surtout de ne pas sombrer dans ce qu'on pourrait appeler par autodérision le paradoxe du groupaliste : constituer un groupe d'exclusion dans le temps même où l'on se réclame de la groupalisation. Se croire plus groupal que l'autre ? Nul n'est à l'abri de cette *illusion groupaliste* (de groupalisation).

#### La groupalité

Est déjà groupaliste celui ou celle qui prend une simple relation pour objet de travail, car, dès que relation il y a, groupe il y a. Faire partie d'un groupe, c'est en effet avoir quelque chose en commun avec un(e) autre, partager quelque chose avec cet autre. Il suffit donc que a et b s'assemblent dans une relation quelconque pour qu'ils fassent immédiatement un groupe, à partager une même relation aRb. La groupalité se définit par une relation de partage. Et le partagé n'étant rien d'autre qu'une relation donnée, il y a groupalité dès qu'il y a une

\_

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Psychothérapeute conjugal robionjacques@orange.fr



relation de partage de relations. Qui s'occupera d'une relation interélémentaire partagée sera en conséquence déjà groupaliste.

Et puisqu'il n'y a pas de solution de continuité entre la relation d'appartenance et la relation inter-élémentaire (a qui veut voir changer b, exprime de fait, au-delà du désir d'une nouvelle relation aRb, son désir de voir b appartenir à un nouveau système), qui s'occupera d'une relation d'appartenance sera dit également groupaliste.

Et, puisque se constitue un « système » dès que s'organise une multiplicité de relations (R1, R2, R3), qui s'occupera des règles spécifiques régulant ce système fera par conséquent encore partie de la noble confrérie des groupalistes.

Tout système humain se révèle capable de se représenter son organisation spontanée. Les représentations du système par luimême se subdivisent en représentations conscientes (les mythes) et représentations inconscientes (les fantasmes). Qui s'occupera des formations psychiques groupales conscientes que sont les mythes, sera dit groupaliste. « Nous voulions former une famille, avoir tant d'enfants, nous voulions .... » Neuburger R. (1997) perçoit à juste titre dans ces représentations un « mythe fondateur ». Mythe cimenteur, plutôt que fondateur, serait probablement à mon avis une expression plus appropriée, et encore à condition de pouvoir l'écrire : mythe si-menteur, dans la mesure où la représentation du système par lui-même précède rarement son organisation spontanée, dans la mesure où les relations n'ont pas attendu pour se mettre en place qu'une représentation d'elles-mêmes émerge quelque part. Dans l'esprit par exemple d'un analyste conjugal.

Les représentations des relations désirées et interdites inconsciemment se groupalisent au travers des « fantasmes organisateurs inconscients » et des « imagos ». Qui s'occupera de ces entités sera encore et toujours groupaliste.

Certains pensent même, à ce faire, l'être encore un peu plus que les autres.



La groupalité se définit donc par le partage d'un ensemble de relations et de représentations de ces relations, conscientes et inconscientes, interagissant les unes sur les autres.

On prend la mesure, avec une telle définition, de la complexité et de l'ampleur de la tâche d'un thérapeute groupal. De quoi devra-t-il s'occuper en priorité ? Des relations conscientes, des relations inconscientes, des représentations inconscientes ?

Une chose apparaît cependant dores et déjà solidement acquise : s'il prétend à une groupalité, son objet de travail spécifique ne pourra pas être ce qui se passe à l'intérieur de a ou de b, l'intra-élémentaire ; ce dernier ressortit clairement de la thérapie individuelle.

Que a demande à b de changer (la demande conjugale la plus fréquemment et immédiatement exprimée) ne saurait conduire le thérapeute à aider a à changer b. Le thérapeute conjugal restera groupal en ce cas, si et seulement s'il redéfinit cette demande de changement de l'autre en une demande de changement de relation. Et la chose doit se clarifier dès le départ. « Je ne suis pas là pour vous aider, Madame ou Monsieur, à faire admettre à votre conjoint(e) votre résolution bien arrêtée de divorce ».

La relation aRb est bien l'objet de travail minimal du thérapeute groupal. Les représentations des relations aRb désirées consciemment ou inconsciemment, également. Les représentations des relations interdites consciemment (les « rituels ») ou inconsciemment (les « imagos »), également.

À partir du moment où une approche quitte le terrain de l'intrapsychique pour celui de la relation, réelle ou représentée, désirée ou interdite, elle est groupale.

#### Relations conscientes, relations inconscientes

Pour l'analyste conjugal que je suis, la relation conjugale s'est résumée trop souvent à la relation de deux inconscients interagissant l'un sur l'autre, dans une « interfantasmatisation » (Eiguer A., 1998)



productrice d'un fantasme inconscient commun. La chose est du reste parfaitement exacte, mais pourquoi avoir choisi de travailler essentiellement sur la représentation plutôt que sur l'interaction réelle? Aux comportementalistes les interactions conscientes, aux systémiciens les relations de l'ensemble à l'élément, aux analystes groupaux la noble tâche de l'analyse de deux intra-élémentaires inconscients groupalisés interactivement? Chacun approcherait ainsi le couple en chaussant ses lunettes théoriques spécifiques, chacun construirait à sa façon sa compréhension de la réalité conjugale et bien entendu s'empresserait de jeter aux oubliettes celle de son voisin?

Ce cloisonnement d'école n'a plus de sens pour moi. C'est un pur phénomène de groupe à analyser en termes groupalistes. J'ai donc préféré revenir à une définition plus pragmatique du couple qui ne soit pas faite exclusivement d'inconscient.

Je ne crois pas bien évidemment qu'il existe un seul analyste groupal qui méconnaisse cette vérité, à la limite de la généralité plate et vaine. Et pourtant dans nos pratiques concrètes, il n'en est pas vraiment tenu compte. Il s'y produit une indéniable et regrettable focalisation du thérapeute analytique groupal sur l'inconscient groupal. Il n'est question dans nos propos et préoccupations d'analystes groupaux que d' « alliances inconscientes ».

Je ne remets pas du tout en cause l'intérêt fondamental de ce concept d'alliance inconsciente. J'ai moi-même essayé de mettre à jour une alliance inconsciente conjugale particulière : la relation prothétique (Association libre n° 3, 2011). Je la rappelle pour mémoire. Dans une identification projective classique, le sujet s'identifie un(e) autre auquel il a mentalement à partie insupportée de Il projectivement une soi. s'incarne mentalement en cet autre (il ou elle « se met dans la peau » de l'autre). Par contre, dans une « assignation projective », il utilise encore ce mécanisme de l'identification projective, mais après avoir contraint l'autre à incarner réellement le projeté. Cette valeur de réalité du projeté lui permet ensuite une incarnation mentale sans



risque de réintrojection. Pour l'autre ainsi assigné, « l'identité est à prendre ou l'objet à laisser » (ibidem). Or, devoir passer pour refouler un contenu insupporté par une induction-manipulation de la réalité, signale en fait l'extrême faiblesse des mécanismes défensifs du sujet assignant. L'assignation projective est donc corrélative d'une absence d'autonomie défensive, puisque sans la réalité de l'autre, un contenu donné ne peut plus être contenu. L'objet y fonctionne comme une prothèse. Perdre l'autre revient à perdre son refoulement. La relation prothétique est par conséquent une espèce particulière d'alliance inconsciente, parmi d'autres, tel par exemple le « pacte dénégatif » de Kaës (Kaës R. 1999).

Mais faire comme si un couple n'était fait que d'alliances inconscientes, voilà par contre un réductionnisme qu'il est temps aujourd'hui d'abandonner.

On l'évitera, ce réductionnisme, dès que l'on considèrera qu'un couple est fait en proportion variable aussi bien d'alliances que de « projets ». Rendre toute l'importance qu'il convient à ce qui lie consciemment un couple, ce que Jean-Maurice Blassel nomme judicieusement le « projet conjugal » (Association libre n°1), ne signifie pas dénier la présence possible d'un inconscient conjugal. Cela veut seulement dire que les conjoints se sont aussi et parfois exclusivement - car tous les nécessairement couples ne constituent pas des alliances inconscientes - assemblés sur la base d'une communauté reconnue et identifiée de désirs, de goûts, de valeurs, de projets, etc. Une simple affirmation de bon sens.

#### L'imago

Imago, es-tu là ? Si tu m'entends, frappe trois coups ! Pan ! En un seul coup bien asséné, le thérapeute se retrouve au tapis. Manifestement, vu la force du coup, l'imago était paternelle !

Que penser de ce coup de pied occulte ? Qu'il était mérité ; à coup sûr, si j'ose dire.

Claude Pigott est un homme charmant, que je respecte infiniment. Un auteur que j'ai beaucoup de plaisir à lire également. Mais son ouvrage, *Les imagos terribles* (Pigott C. 1999), a donné naissance à



un usage de ce concept d'imago qu'il n'avait probablement pas prévu. L'imago est en effet conçue par certains comme une figure réelle capable d'exercer une emprise psychique réelle sur le couple qui s'y verrait assujetti. Quelle différence avec le spiritisme, cette croyance dans le pouvoir d'un esprit, plus ou moins frappeur, venant visiter notre psychisme ? Strictement aucune. Quelle différence avec les esprits divins de la mythologie ? Strictement aucune. Au lieu de voir dans l'imago groupale une représentation potentielle partagée inconsciemment, on l'a transformée en une réalité agissante, capable d'une emprise analogue à celle d'un être réel. Incroyable retour à un animisme, qu'on espérait pourtant dépassé dans une approche analytique moderne!

Un assujettissement à une imago « omnipotente », c'est purement et simplement de la pensée magique. Assujettis par contre à leur deux surmoi, qui se combinent interactivement et donnent lieu à une unique figure imagoïque, les conjoints le sont sans nul doute. L'imago qui apparaît en creux aux yeux de l'analyste dans la fantasmatique commune sous la forme d'un père abusif ou d'une mère omnipotente n'est pas à prendre comme une réalité capable d'emprise. Cela va de soi. Mais elle n'est pas davantage à prendre comme la réminiscence d'une figure parentale réelle. Les imagos groupales ne sont le plus souvent que les figurations émergentes de deux censures surmoïques se réactivant interactivement dans le transfert. On se trompe donc lourdement à considérer systématiquement ces représentations comme des remémorations de figures réelles du passé. Ce qu'elles peuvent être cependant parfois. Elles sont avant tout mentalisations groupalisées interactivement des interdits relationnels des deux conjoints. « Nous ne devons pas avoir la relation aRb », voilà ce que signifie tout simplement une imago groupale, pour l'analyste qui en détecte l'émergence. Il faut en effectuer une lecture beaucoup plus métapsychologique qu'historique.

#### L'interface

Revenons au couple défini comme l'ensemble constitué par un assemblage de relations conscientes et inconscientes.



Deux conjoints assemblent dans une interface tout un ensemble de satisfactions et de refoulements de satisfaction. Une distribution des rôles s'établit, une régulation des échanges s'instaure, permettant la satisfaction de besoins individuels soit identiques soit différents. Le commun est fait de tout ce qui se trouve dans l'intersection des deux ensembles individuels (que l'on peut se représenter aisément par deux cercles), à l'intérieur de cette interface, à savoir : relations et représentations de relations, interdits de ces relation représentations de ces interdits, désirs de relation et représentations de ces désirs. L'interface est l'espace du partagé. Du vivre ensemble, de l'être ensemble, du faire ensemble, du penser ensemble etc. Plus une interface est grande, plus grand est le partagé.

### La contradiction des projets individuel et commun

Lorsqu'un système conjugal n'assure plus à son élément la satisfaction de ses besoins essentiels, l'élément tend à reprendre sa liberté. La séparation commence à être envisagée comme solution de la *contradiction projet individuel-projet commun*. Les conjoints se plaignent alors de n'avoir plus le même « projet de vie ». Un projet individuel entre de fait en contradiction avec le projet commun.

Viennent alors nous consulter, plutôt qu'un avocat, les couples dans lesquels l'élément, dont le projet individuel s'éloigne de plus en plus du projet commun, vit une angoisse de séparation conjugale l'empêchant de tenir en lui-même et pour lui-même le cap de son désir de séparation. Une situation d'irrésolution désirante, précisons-le, totalement différente de celle dans laquelle un conjoint vit une angoisse de culpabilité, à l'idée d'abandonner l'autre, l'empêchant de mettre en œuvre une résolution de séparation déjà solidement arrêtée.

#### La contradiction projet-alliance

Les angoisses de séparation conjugale, le lot quotidien du thérapeute de couple, prennent une dimension carrément intolérable, lorsque malgré sa prise de conscience de l'incompatibilité grandissante et insoluble des projets individuel et commun, l'élément en souffrance dans son couple ne peut pas plus maintenir son désir de séparation que le mettre en acte. La présence invisible d'une alliance



inconsciente est ce qui rend son irrésolution indépassable. Le sujet « oscille paradoxalement », écrivent avec justesse Caillot et Decherf (1989), d'un désir de séparation à son contraire. Cette angoisse très particulière de séparation conjugale, qui prend la forme d'une « oscillation paradoxale », n'a cependant rien à voir avec le narcissisme de « l'indifférenciation des êtres » (Racamier P. C. 1993). C'est seulement la contradiction projet-alliance qui la génère. Et cette contradiction projet-alliance est au couple ce qu'est à l'individu la contradiction conscient-inconscient : une source de tension incompréhensible.

L'impossibilité de quitter celui ou celle avec qui on sait n'avoir plus rien en commun, voilà l'incompréhensible pour le sujet qui ignore l'existence de son alliance inconsciente.

# Alliance inconsciente et conflit conjugal

Utiliser le concept d'alliance inconsciente comme nous le faisons quotidiennement nous conduit en fait insidieusement à penser l'existence d'une sorte d'entente, d'accord, d'harmonie entre les conjoints. Or, une alliance inconsciente de *refoulement*, c'est tout le contraire. Elle s'exprime au travers d'un conflit conjugal permanent. C'est d'ailleurs au surgissement immédiat de ce conflit, dès les premiers temps du couple, qu'on la repère, cette alliance. La conflictualité fait nécessairement partie d'une alliance de refoulement. Décrivons le processus.

Une absence d'autonomie défensive amène un conjoint à contraindre son partenaire à incarner réellement une partie de son intériorité. Le sujet projetant s'en prend à l'autre, pour éradiquer de l'autre cette partie de l'autre qui l'insupporte. Il lutte en réalité contre ce qu'il n'aime pas de lui, attribué à l'autre, mais ignore en même temps qu'il lutte pour supprimer ce qui précisément le protège : l'endossement par l'autre de son propre insuppporté. Sa demande consciente de changement de l'autre ne devra donc pas aboutir (1). Qu'elle aboutisse et le sujet y perdra son refoulement. « Tu n'es pas un homme ! Quand t'affirmeras-tu enfin ? » Qu'il s'affirme et elle y perdra son identification phallique défensive, à devoir devenir femme s'il devenait homme. Et elle se retrouvera alors confrontée à sa



propre conflictualité. Et elle ne sera plus en mesure d'énoncer : « Il ne fait rien pour me permettre d'accéder à la féminité ». Un sujet assignant entre ainsi paradoxalement en lutte contre l'autre pour voir supprimé le comportement de l'autre qui l'empêche d'accéder au bonheur et pour le voir maintenu. Supprimé le comportement qui déplaît ? Supprimée la défense du sujet. La conflictualité conjugale permanente est vitale pour des conjoints contraints de recourir à une alliance inconsciente de refoulement, en particulier à un mode de refoulement prothétique par assignation projective. 1) Mony El Kaïm a décrit très bien ce paradoxe dans son essai Si tu m'aimes, ne m'aimes pas.

Qu'est-ce qui dans ces conditions conduit en consultation un couple prothétique, rompu dès ses origines à l'exercice de la lutte conjugale? La disparition de la communauté des projets. La disparition des plaisirs partagés.

La disparition des plaisirs communs qui rendaient supportables les déplaisirs de l'alliance inconsciente prothétique. Dans l'interface commune des plaisirs et des déplaisirs, le déplaisir a fini par l'emporter sur le plaisir. Ne se partage plus que du déplaisir. L'interface conjugale s'est réduite progressivement à une alliance inconsciente. Plus rien ne vient équilibrer les déplaisirs du conflit. Et pour autant, malgré cet enfer quotidien, le sujet ne peut mettre fin à son union conjugale, faute de pouvoir comprendre pourquoi il reste.

# Les angoisses de séparation conjugale

Pourquoi se séparer de l'objet conjugal est-il si angoissant ? Telle est la question de fond à laquelle tente de répondre le concept bien connu de l' « oscillation narcissique paradoxale » (Caillot et Decherf 1989), auquel plus haut j'ai brièvement fait allusion.

Pour moi, l'angoisse de séparation conjugale naît avant tout de l'obligation d'avoir à perdre un objet élu, un objet devenu de ce fait *unique, irremplaçable*. Faire le deuil du seul objet capable dans l'immédiateté du présent de satisfaire une multiplicité de besoins n'a rien en soi de facile. L'épreuve est terrible.



Si le sujet doit en même temps y perdre une alliance de refoulement, type « pacte dénégatif » (Kaës 1999), on comprend que l'angoisse de séparation s'aggrave sensiblement.

Si cette alliance inconsciente s'avère être une alliance prothétique, la séparation devient carrément insupportable.

Mais telle n'est pas l'explication la plus fréquemment donnée dans la littérature analytique. Il se dit plutôt que le conjoint(e) peine à se séparer parce que la séparation conjugale « réactive » une angoisse de séparation autre que conjugale, « archaïque ». Par exemple celle vécue dans l' « oscillation narcissique paradoxale », devenue le paradigme de ce modèle explicatif. L'angoisse de séparation conjugale y réactiverait une angoisse primitive de séparation des corps, qui serait donc partagée initialement par les deux conjoints, comme si ces conjoints étaient restés individuellement fixés à cette phase spécifique du processus psychogénétique de différenciation : l' « indifférenciation des êtres ».

Mais, premier point, pourquoi penser que cette phase soit la seule à laquelle puissent être restés fixés des conjoints ? On sait en effet qu'à la fusion des corps (l' « indifférenciation des êtres »), succède la fusion des âmes (indifférenciation des désirs du sujet et de l'objet, lors de la phase schizo-paranoïde omnipotente, chère à Mélanie puis la fusion des sexes, puis celle oedipienne des générations, celle ensuite des valeurs, celle enfin des moyens de subsistance. On sait qu'à chacune de ces étapes du processus mental différenciation, le sujet doit passer d'une syncrétisante à une mentalisation d'unisson avant d'établir une altérisation, qu'il doit passer par exemple d'un sexe combiné à un sexe gémellaire (l'autre a le même sexe que soi) avant d'accepter l'altérité du sexe de l'autre (l'autre a définitivement un autre sexe). Le processus mental de différenciation consiste en un passage permanent de l'un au même, puis du même à l'autre (Robion J. 2009). Pourquoi, dès lors, parmi toutes les autres possibilités d'indifférenciation n'en privilégier qu'une seule (ne faire qu'un corps)? Ne faire qu'une âme, ne faire qu'un sexe, ne faire qu'une idéologie, ne faire qu'une bourse, tous ces autres points de fixation archaïque peuvent théoriquement donner lieu à une réactivation.



Second point, et essentiellement, l'angoisse de séparation conjugale se suffit amplement à elle-même, hélas, pour les raisons évoquées plus haut, sans qu'il soit nécessaire pour en comprendre l'intensité, de lui ajouter la réactivation d'une autre angoisse, plus primitive. Angoisse de séparation conjugale et angoisse de différenciation psychogénétique sont choses radicalement différentes. Et la première n'a nul besoin de la seconde pour faire ressentir au sujet ses effets dévastateurs!

Il reste vrai, par contre, que lorsque l'objet conjugal fonctionne inconsciemment comme un objet pourvoyeur d'une satisfaction refoulée d'indifférenciation, le quitter, cet objet conjugal, revient bien les plaisirs transgressifs d'une indifférenciation psychogénétique donnée, à laquelle le sujet est resté effectivement fixé. Quitter la fusion « narcissique primaire » des corps, par exemple. En ce cas, et en ce cas uniquement, les angoisses de séparation conjugale se doublent effectivement d'angoisses archaïques, autres que conjugales. Se réveille alors chez le sujet la douleur d'avoir à renoncer à un plaisir socialement condamné d'indifférenciation, en plus d'avoir à quitter l'objet conjugal.

Hors de cette situation singulière, l'« oscillation paradoxale » qui se produit dans les couples unis par une alliance inconsciente de refoulement ne gagne rien à être qualifiée systématiquement de « narcissique ». Une angoisse de séparation conjugale ne renvoie pas nécessairement à une angoisse de séparation des êtres, ou à quelque autre angoisse d'indifférenciation.

L'impossibilité pour un sujet de maintenir en lui-même un désir réel de séparation prend essentiellement sa source dans une contradiction inconsciente : projet-alliance.

# Groupe et système

Au début du présent article, j'ai défini le groupaliste comme étant celui ou celle qui s'occupait de la relation de partage. Je suis passé ensuite implicitement, sans explication, de la notion de groupe à celle de système. Et ce, pour la simple raison que, suivant en cela les préceptes systémiciens, je ne crois pas qu'un groupe puisse ne pas



s'organiser comme un système, ne pas obéir aux principes systémiques bien connus. Tout groupe, fût-ce le plus infime, est système. Et le couple ne fait pas exception à cette règle. Les relations s'y organisent en système, les représentations aussi. C'est d'ailleurs ce que signifie sans équivoque aucune le concept eiguerien d' « interfantasmatisation ».

Cela veut dire que concevoir deux entités individuelles *identiques* s'assemblant et donnant lieu par une *addition du même* à une entité commune identique à celle des composants, 1+1=1, ce n'est pas penser correctement la groupalité! Dans l'addition du même, on part d'une problématique individuelle d'un élément, on la suppose identique à celle de l'autre, et au l'étend ensuite au groupe formé. Alors qu'un groupe ne commence véritablement que lorsqu'entre en scène un *partagé*, f, qui est *le produit d'un assemblage interactif de différences*  $(f = g \times h)$  ou *d'identités*  $(f = h \times h)$ . Le même partagé, f, n'y est pas un partage du même, comme par exemple, dans l' « oscillation narcissique paradoxale ».

Autre exemple : l'incestualité. Dans une vraie groupalisation, elle devient l'état psychique commun que vivent mère et enfant, l'une attachée à son phallus imaginaire, l'autre à son corps unique imaginaire. Sous couvert d'une transgression d'allure incestueuse, d'indifférenciation transgressions différentes, qu'incestueuses, s'y réalisent. Une pseudo-groupalisation consistera au contraire à penser l'incestualité comme la somme de deux problématiques incestuelles identiques préexistant à leur émergence groupale : 1+1=1. Ce qui revient en quelque sorte à faire de phase du développement psychogénétique l'incestualité une individuel. Une vraie pensée groupale fera par contre de la transgression quasi incestueuse partagée le moyen utilisé par chaque terme de la relation, de réaliser une transgression non foncièrement incestueuse. L'incestualité n'y désigne plus une fixation individuelle de la mère, qu'on étendrait ensuite à un autre élément, l'enfant, et qu'on attribuerait ensuite au groupe, une mise en commun d'un même infantile, individuel, préexistant au vécu partagé. L'incestualité doit rester le produit de la mise en commun de deux transgressions



d'indifférenciation différentes. Ou éventuellement parfois identiques, en tout cas autre qu'oedipiennes.

Penser ainsi le groupe à l'aune des principes systémiques permet de comprendre cette évidence sans cesse vérifiable cliniquement, à savoir que le groupal diffère de l'addition de ses constituants élémentaires. Ceux-ci fussent-ils d'ailleurs identiques. Cet acquis que l'on doit aux systémiciens, il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître, est aujourd'hui incontournable.

### Groupe et champ

Mais cette façon systémique de penser le groupe, conjugal ou autre, peut cependant se révéler manquer encore elle aussi d'une vraie et totale groupalisation!

Quel système forment en effet des conjoints avec un thérapeute qui veut les faire réfléchir sur leur système d'appartenance, s'ils ne partagent pas sa problématisation systémique ? Quel groupe forment des conjoints avec un thérapeute qui veut les faire réfléchir sur leur fantasme groupal inconscient, s'ils ne partagent pas sa vision du problème et de sa solution ? Est-il si groupal que cela de penser le couple en termes de groupe ou de système et d'omettre de penser le groupe formé par le couple et le thérapeute, le « néogroupe » (concept que je reprends à Evelyne Granjon) ?

L'aboutissement logique de la pensée groupale consiste à penser le système ou le groupe constitué par le couple et le thérapeute, à penser par conséquent en termes de « champ » (Barranger et Corrado, cité par Ferro). En d'autres termes, une groupalisation, cela se partage.

Le « champ » est une *groupalisation partagée* par tous les acteurs de la rencontre.

À lire l'abondante littérature psychanalytique conjugale, on acquiert rapidement l'impression que les couples décrits évoquent leurs fantasmes inconscients comme s'ils se déplaçaient en milieu connu et familier, au diapason du thérapeute, que tout ce petit monde



s'accorde à penser que les reproches adressés à l'autre ne sont que broutilles et billevesées, à dépasser le plus vite possible, que toutes ces violentes querelles conjugales ne sont que le *symptôme d'une autre réalité*, à dévoiler d'urgence. La vérité du couple est ailleurs que dans ce changement tant attendu de l'autre, elle est dans *l'inconscient commun*, dans *l'imago*. Et bien entendu le couple partage totalement ce credo de l'analyste conjugal. En un mot la groupalisation est parfaitement partagée.

# Groupalisation partagée, problématisation partagée, illusion groupaliste

Une illusion totale le plus souvent, dans la mesure où n'a pas été prise la précaution de vérifier que les problématisations du thérapeute et du couple sont effectivement partagées. Une groupalisation vraiment partagée, c'est en effet une problématisation partagée. Penser « groupe » implique de penser l'interface constituée par le (ou la) thérapeute et le groupe qui lui fait face, de penser par conséquent ce qui s'y partage et ne s'y partage pas. Notamment la définition du problème et de son mode de résolution.

Encore une évidence d'une banalité affligeante, me renverra-t-on sans doute, sauf que la pratique de problématisation non partagée, par exemple la mise en place d'un cadre conjugal analytique qui ne serait pas véritablement consenti, est beaucoup plus fréquente qu'on ne veut bien le dire. Comment s'installe cette absence de partage? La demande de changement adressée à l'autre est d'emblée considérée comme un symptôme masquant une réalité latente, laquelle doit être mise à jour dans et par une interprétation transférentielle d'inconscient. Seules devront donc être prises en considération par le thérapeute les productions ou formations psychiques inconscientes du couple, en vertu du fait qu'il vaudra toujours mieux en présence d'un symptôme traiter la cause que l'effet. Il s'ensuit de ce raisonnement fallacieux qu'on a d'un côté, un thérapeute rivé à sa « règle du jeu » analytique prétendument groupale, une pure illusion groupaliste, et de l'autre, (au moins) un sujet qui la conteste cette « règle du jeu » dans son principe même.



# Réaction thérapeutique négative primaire

Une problématisation imposée ou hétéroprescrite a toujours pour inconvénient majeur de provoquer une violente « réaction thérapeutique négative primaire » (Robion J. Association libre n°3). Prescrire un cadre donné, sans tenir compte de la demande, autrement dit sans problématisation partagée ou groupalisation vraie, revient en effet exactement à ne pas tenir compte de l'état des défenses du sujet, dans la mesure où toute demande d'aide révèle, comme en négatif, le système défensif du demandeur. Il s'ensuit de cette non prise en considération de l'expression spontanée de la demande une « réaction thérapeutique négative primaire », c'est-à-dire la mise en place d'une attaque du cadre en réaction à l'attaque des défenses du couple effectuée par l'hétéro-prescription de cadre.

À travailler sur un changement de ses représentations, sur un dévoilement de représentations inconscientes, celles-ci fussent-elles communes, le conjoint qui désire seulement voir changer l'autre n'est pas forcément prêt. Et ce n'est pas parce que son auto-négation de son désir réel de changement revêtira malgré lui une tournure transférentielle, qu'on pourra espérer l'en sortir en interprétant ledit transfert. Ce serait littéralement faire comme si ce sujet était en accord avec le principe de l'interprétation, la « règle du jeu », alors que c'est justement ce principe qu'il conteste! Une véritable pétition de principe que cette interprétation de l'attaque du cadre! Quand le l'analyste, symptôme n'est symptôme que pour prématurément un cadre analytique, on ne pratiquera qu'une interprétation intempestive en croyant avancer une interprétation « tempérée » (concept repris à Donnet).

#### **Conclusion**

Qu'est-ce qui doit donc déterminer concrètement le recours à telle ou telle méthodologie pratique ? L'état des défenses des demandeurs, contenu implicitement dans l'expression spontanée de la demande de consultation. Il suffit en fait de se laisser guider par la nature de cette demande, à la réserve près, on l'a vu, d'une redéfinition groupale minimale du cadre conjugal. On peut appeler cela une thérapie psychanalytique d'accompagnement. Le thérapeute y évolue



insensiblement, au rythme de l'assouplissement des défenses du couple, des interactions concrètes aux « rituels » (Neuburger, 1997), des mythes aux fantasmes, des règles aux imagos. Il est au final assez réjouissant de constater que le développement théorique de plus en plus approfondi du concept de groupalité a conduit à une pratique un peu plus respectueuse des patients. S'exclure d'une groupalisation donnée ou en exclure l'autre, restent cependant un risque permanent. Illusion et paradoxe groupalistes guettent toujours le thérapeute conjugal.

# **Bibliographie**

Blassel J. M. (2010), Écoute psychanalytique groupale du couple, in Association libre n° 1.

Caillot J. P. et Decherf G. (1989), Psychanalyse du couple et de la famille, Apsygée

Eiguer A. (1998), Clinique psychanalytique du couple, Dunod.

Kaës R. (1999), Pacte dénégatif et alliances inconscientes in « Autour de l'inceste », Editions du Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale.

Neuburger R. (1997), Les nouveaux couples, Odile Jacob.

Pigott C. (1999), Les imagos terribles, Éditions du Collège de psychanalyse groupale et familiale.

Racamier P. C. (1993), Cortège conceptuel, Apsygée.

Robion J. (2009), Pour une psychanalyse dialectique, Cassiope Editions.



# Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille

#### ISSN 2105-1038

# Nº 10-2011/2 Thèmes de Famille

# CRITIQUE ÉPISTEMOLOGIQUE OU PROCÈS CONTRE FREUD?

DAVID BENHAÏM

La pensée philosophique française contemporaine a été, dans son ensemble, ouverte à la psychanalyse dont elle s'est souvent inspirée sans lui épargner les critiques qu'elle jugeait pertinentes de lui faire. Merleau-Ponty, Blanchot, Derrida, Sarah Kofman, Paul Ricœur, pour ne citer que ceux-là, ont accueilli la pensée psychanalytique, tout particulièrement la pensée de Freud, dans leur espace de réflexion philosophique. Leurs critiques ou leurs doutes ont été le résultat d'une démarche qui a soumis cette pensée à un examen sérieux et honnête. Les découvertes de Freud ont, à leur tour, enrichi la pensée philosophique et déplacé, parfois, le centre de gravité de la problématique philosophique. Après Freud, certains problèmes philosophiques ne se posent plus comme ils se posaient auparavant. Le crépuscule d'une idole de Michel Onfray détonne dans ce paysage philosophique, dans la mesure où, sous couvert de critique épistémologique, l'auteur s'abandonne à des insultes et à des attaques contre la personne de Freud.

Guy Laval, psychanalyste d'orientation freudienne et membre de la Société psychanalytique de Paris jusqu'à une date récente, répond à Michel Onfray dans un essai vigoureux intitulé *Un crépuscule pour Onfray*. L'ouvrage est composé de deux parties précédées d'une introduction.



La première partie porte comme titre Étude critique et suit pas à pas le livre d'Onfray tout en commentant son argumentation critique. La deuxième s'intitule Reprise synthétique : l'auteur reprend ses remarques de façon synthétique.

La critique générale que Laval adresse à Onfray est que son livre est un essai *bâclé* : «Michel Onfray pense très vite, trop vite, il donne l'impression de ne pas s'être relu. Très souvent, il ne voit qu'un aspect d'une question : il est unilatéral, univoque. Il a une pensée trop linéaire.»

En quoi consiste ce bâclage ? « (...) à ne pas avoir suffisamment assimilé ce qu'il est censé analyser, comme en page 13 : « le système topique des pulsions», et Laval de rectifier : les pulsions font partie du point de vue économique dans la métapsychologie, le point de vue topique étant la position respective des instances dans le schéma de l'appareil psychique.» Un autre exemple de ce bâclage consiste à fonder son opinion que la psychanalyse est une philosophie sur l'aveu de Freud à Fliess qu'il a toujours aimé la philosophie et qu'en «passant de la médecine à la psychanalyse, je suis sur le point d'accomplir mon vœu» ; cela tient lieu de démonstration !

Dès les premières lignes de l'introduction, Laval dégage l'attitude et le propos d'Onfray : il s'est «manifestement mis dans la peau d'un juge d'instruction qui n'instruit qu'à charge, et non, comme l'impliquent les règles et l'éthique de la profession, également à décharge.»

Que veut Onfray ? « [...] provoquer le crépuscule qu'il souhaite à cette idole.» Pour cela, il fera usage d'un ton «incisif, polémique» et d'une volonté acharnée de renverser l'idole ou de le brûler comme «ces saints de l'hagiographie religieuse qui traitaient les représentations figurées des dieux des autres religions d'idoles de bois, les renversaient ou les brûlaient, ne respectant pas les populations qui s'étaient donné ces dieux.» La comparaison avec l'histoire religieuse et avec les guerres de religion ne peut pas ne pas nous faire penser à une attitude fanatique où le critique s'affirme



comme seul détenteur de la Vérité. « Onfray le montre tout de suite dans la mesure où il pratique d'emblée la destruction de l'idole sans respecter les règles de la critique rationnelle, sans cesse dans la polémique.» Onfray ne glisse-t-il pas alors du terrain de la critique épistémologique à celui de l'idéologie ? Peut-on prendre au sérieux son projet ?

Laval définit ensuite sa «position de principe préalable» : considérer Onfray comme «présumé innocent», lire le livre sans a priori et se placer sur le plan épistémologique. Il déplore en passant qu'il n'y ait pas eu de travail de fond sur ce livre de la part des psychanalystes praticiens et c'est ce qu'il a prétendu faire en écrivant son livre. Il se déclare freudien critique et explique sa position en affirmant qu'il «n'entérine pas tout ce que Freud a écrit ou fait.» Il accepte pour l'essentiel la théorie freudienne, mais accepter signifie pour lui un «véritable engagement [...] une pratique fortement guidée par les théories de Freud. Cet accord n'est pas passif, en ce sens que je participe à l'élaboration théorique, même dans des territoires inexplorés de Freud en continuant dans ces terres vierges ses découvertes théoriques ; un accord passif, sans participation à l'élaboration théorique, n'a aucun sens en psychanalyse : la théorie n'est pas une grille que l'on applique, et si on la conçoit comme cela, on n'est ni psychanalyste ni même thérapeute.»

Il élucide ensuite ce qu'il entend par critique : «un travail de séparation entre ce qui est théorie et ce qui ne l'est pas». (189) Ainsi distingue-t-il différents plans dans l'œuvre de Freud : la doxa qui s'exprime dans ses lettres et même dans sa théorie, les appréciations affectives, ses décisions en tant que chef d'école. La critique le conduit à différencier ces éléments et ces attitudes de la théorie freudienne. Tout ceci constitue en même temps que la position de l'auteur une leçon de méthodologie à l'adresse d'Onfray dont la grande erreur est de tout confondre et d'être aveugle à la distinction des plans. Quant à la critique de la psychanalyse, Laval affirme avec force le besoin de critiques «sur la pratique des cures et sur les théories qui s'imposent aujourd'hui, de même que sur le



fonctionnement des sociétés psychanalytiques et des «autorités» freudiennes.»

Il va ensuite dégager un ensemble de thèses qu'Onfray formule et sur lesquelles il revient sans cesse, sa technique de démonstration étant la *répétition* à satiété de ses thèses : «Le type de preuve utilisée par Michel Onfray repose sur deux techniques :

- la répétition jusqu'à la nausée que telle ou telle théorie n'a aucun soubassement scientifique. Au bout de x répétitions, il pense avoir donné un *effet d'évidence*, et avec cette autre technique du clin d'œil au lecteur, il croit avoir arraché le morceau.
- ceci arrosé à jet continu d'attaques ad hominem plus invraisemblables les une que les autres, telles l'inceste sur ses filles : un homme aussi vil ne peut avoir créé une science.»

À propos de la première technique, il me semble que nous sommes face à une technique de persuasion qui tient lieu de démonstration et dont une des manifestations dans le monde contemporain est illustrée par la publicité et par la propagande. De plus, curieusement, cette technique de la répétition est aussi un des piliers de l'enseignement religieux et de toute entreprise d'endoctrinement. Quant aux attaques ad hominem, elles ne peuvent qu'invalider le projet de critique épistémologique onfrayen. L'examen de la validité d'une théorie scientifique ne repose ni sur les défauts ni sur les faiblesses de son créateur : ses hésitations, ses emballements, son ambition, sa tendance à somatiser, son désir de grandeur, ne nous disent absolument rien sur la valeur de ses théories. «La qualité humaine de quelqu'un qui se présente comme scientifique, écrit Laval, n'importe en aucun cas dans une étude épistémologique ; et le fait de mêler à la fois une étude des théories et une disqualification de la personne auteur de ces théories, est un très mauvais point de vue.» J'ajouterai que ce point de vue est suspect et invite davantage à s'interroger sur les intentions d'Onfray que sur les qualités humaines de Freud.



Comme je ne puis analyser, dans le cadre de cet article, l'ensemble des thèses que Laval dégage, je m'en tiendrai à l'examen de celles qui me semblent exemplaires du travail d'Onfray. La première s'énonce comme suit : la psychanalyse est une vision du monde. Selon Onfray, elle rendrait compte «de la totalité du monde, dans le moindre détail.» «De quelle vision du monde s'agit-il, rétorque Laval ?» «Notre auteur, répond-il, répète cette affirmation très fréquemment, sans préciser ce qu'il entend par là, sans la définir, au moins en quelques lignes, et sans démontrer en quoi cela est une vision du monde.»

La seconde pose que la psychanalyse est une *philosophie*, ce qui écarte d'emblée, sans explications, le caractère scientifique de la psychanalyse. Selon Laval, Onfray pose cette thèse «d'emblée, avant d'avoir démontré quoi que ce soit. [...] Il le pose [...] comme s'il se disait d'évidence : «puisqu'il s'agit de philosophie, utilisons les mêmes critères d'analyse que ceux qui concernent la philosophie.»

Ces deux thèses se rejoignent dans la mesure où toute philosophie est une vision du monde qui tente d'en rendre compte dans les moindres détails. Quiconque a lu Descartes ou Spinoza, pour prendre un exemple dans la philosophie classique, pourra constater à travers la lecture de leurs œuvres que le développement de leur philosophie est une illustration de cette assertion. Je citerai, pour illustrer cette affirmation, la fameuse définition de la philosophie que Descartes donne dans Les principes de la philosophie et qui englobe la totalité du savoir : «Ainsi toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale.» Nous avons là l'expression de ce qu'Emmanuel Levinas dénonce comme «le concept de totalité qui domine la philosophie occidentale.» Il s'agit de constituer un système d'explication achevé. C'est le propre de toute vision du monde d'être «une construction intellectuelle qui résout, de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi



nous nous intéressons trouve sa place déterminée.»

La psychanalyse n'a jamais affiché une telle prétention, elle est même aux antipodes d'un tel projet. Elle s'est toujours présentée une méthode d'exploration du psychisme comme caractéristique essentielle est l'inachèvement. De plus, en faisant de la psychanalyse une philosophie, Onfray semble oublier qu'elle n'est pas qu'un ensemble de théories sur le psychisme, mais encore qu'elle est une pratique en rapport dialectique avec la théorie. Les concepts psychanalytiques naissent de la pratique ou sont mis à l'épreuve de la pratique. Enfin, si nous ajoutons à cela ce que Paul-Laurent Assoun appelle le «conscientialisme» de la pensée philosophique, véritable obstacle épistémologique pour penser l'inconscient et dont le livre d'Onfray constitue la meilleure illustration, les thèses onfrayennes s'effondrent.

Une troisième thèse, corollaire de ces deux premières, consiste à donner à la psychanalyse le statut d'une *idéologie*. C'est ce que Laval dégage de cette affirmation d'Onfray : «On pouvait lire Marx sans être marxiste... mais lire Freud ne laissait pas le choix d'être ou de ne pas être freudien, car la psychanalyse semblait une certitude universelle et définitive.» Cela revient à lui dénier, une fois encore, le statut de science. C'est une curieuse affirmation que celle d'Onfray : qu'est-ce qui, dans l'œuvre de Freud, aurait ce pouvoir envoûtant de faire en sorte que le lecteur ne puisse échapper à la magie de devenir freudien ? La question reste posée, Onfray n'y répond pas.

Comment dénier à Freud toute capacité créatrice et réduire la nouveauté de la psychanalyse à néant ? En affirmant, comme le fait Onfray, que «le freudisme est un nietzschéisme schopenhauerisme». Ce genre de formule a pour objectif d'aplatir complètement l'originalité d'un penseur en réduisant sa pensée à celle d'un autre. Le penseur, Freud en l'occurrence, aurait bricolé une théorie en empruntant ses éléments à la pensée de Nietzsche, il n'aurait donc aucune originalité. Nietzsche aurait découvert l'essentiel et Freud l'aurait repris, plagié pour forger ce qu'on appelle psychanalyse. Nous pourrions repérer dans l'histoire de la philosophie ce genre d'attitude réductionniste qui consiste à déconstruire la



pensée d'un auteur, d'un philosophe et à la ramener à ses antécédents. Nous pourrions ainsi affirmer que le spinozisme est un cartésianisme et réduire toute la pensée de Spinoza à ses fondements cartésiens, oubliant ainsi l'extrême originalité et l'extrême nouveauté de cette pensée. Mais le cœur de la critique d'Onfray porte sur la non-scientificité de la psychanalyse et c'est là-dessus que Laval centre sa réflexion.

En réponse à Onfray, il élabore, dans les pages 38 à 45 de son livre, la question de la scientificité de la psychanalyse. Il commence par caractériser le niveau de complexité de l'objet de la psychanalyse comme troisième niveau : le premier appartenant à la physique et le deuxième à la biologie. Il s'ensuit que la complexité de la méthode doit s'adapter à la complexité de l'objet. Il nous met en garde contre certaines attitudes extrêmes «totalement inadaptées à l'aire de travail psychanalytique.» D'abord la confusion entre science et science dure, qui consiste à réduire la méthode scientifique à la marche à suivre dans les sciences dures ; ensuite, la «pratique théorique» qu'il nomme «abstraction seconde» et qui consiste à produire de la théorie sur le mode déductif à partir de la théorie déjà existante ; enfin, «la lecture directe de la théorie dans le marc de café de la pratique, qui consiste généralement à justifier une énonciation à caractère théorique par le biais de quelques vignettes (courts récits) cliniques trop souvent ad hoc, à l'aide d'une méthode déductive vulgaire.» La question qui se pose une fois ces attitudes extrêmes écartées est de savoir «comment naît une hypothèse dans le champ de la psychanalyse, et comment devient-elle un élément théorique reconnu.» La réponse est nette : «Elle ne peut pas ne pas être la conséquence de la clinique [en se gardant] d'un piège : s'en tenir au premier mouvement clinique. Il faut aller plus profond, écouter plus finement, tout écouter.»

«Toute avancée théorique, écrit Laval, ne peut se concevoir que sur des données cliniques : toute «invention» théorique ne peut procéder que de la clinique ; on ne peut «inventer» de la théorie à partir de la théorie déjà là, ce que je nomme «abstraction seconde». Deux ordres d'exigences président à toute invention théorique : la connaissance



de la psyché humaine et l'amélioration des outils qui guident notre pratique.

L'hypothèse élaborée doit alors être soumise «à l'épreuve de la pratique, elle doit être prouvée, d'abord dans la pratique ultérieure du créateur de l'hypothèse ; elle doit être falsifiable, pas nécessairement en donnant une interprétation trop directement fondée sur cette hypothèse, mais plutôt en écoutant avec son appui.» Pour que cette démarche soit valable, il faut qu'elle se déroule «selon les critères de scientificité élaborés dans le champ psychanalytique, donc dans le cadre conceptuel existant.» Il va envisager ensuite deux axes : celui de la création théorique et celui de la validation.

Si nous examinons le premier axe, nous y distinguerons deux temps : un premier temps théorique que Laval qualifie de poétique, en précisant que «les poètes ont aussi des règles, ne serait-ce que celles de la langue et de la forme poétique, dont certaines peuvent être extrêmement contraignantes.» Le temps d'élaboration personnelle du théoricien, temps subjectif par excellence, favorise ce premier temps ; s'il venait à manquer nous ne serions pas en présence d'une théorisation analytique ; un second temps qui est «celui de la riqueur scientifique : généralisation, comparaisons, formalisation, nouvelles réflexions, etc.» Si nous examinons maintenant le deuxième axe, nous pouvons distinguer également deux temps : le premier est celui de la présentation écrite ou orale aux pairs qui décideront de l'éventuelle validité de la proposition théorique. Les exemples cliniques ou littéraires sont ici indispensables «mais présentés dans leur dynamique et leur profondeur.» Les vignettes, en revanche, serviront à illustrer et n'auront qu'une fonction pédagogique. Laval souligne avec force qu'elles ne peuvent avoir valeur de preuve. Quant aux présentations cliniques, elles doivent avoir une visée théorique sous peine d'être «des gammes vides». «C'est quelque chose de plus impalpable, le partage d'une expérience commune de la pratique psychanalytique qui donnera aux collègues-auditeurs l'idée que cette proposition théorique mérite d'être prise en considération» ; le deuxième temps est celui de la falsification élaborée non dans les



sciences dures, mais selon les critères de la théorie et de la pratique psychanalytiques. Laval précise que «la caractéristique de l'essai de falsification d'une hypothèse analytique est que les expériences vérificatrices ne sont pas restreintes en lieu et en nombre : elles devraient être le fait de tous les psychanalystes. [...] Mais il ne faudrait pas oublier que le processus de falsification est beaucoup plus complexe en psychanalyse que dans une science exacte.» Cette falsification fait appel à un fonctionnement psychique particulier : «elle doit toucher l'analyste en état d'ouverture élaborative», écrit Laval. Cependant pour que cela ait lieu, une condition préalable s'impose : l'analyse personnelle, travail psychique sur soi-même qui permet à l'analyste de se mettre dans cet état. La connaissance purement intellectuelle de la théorie psychanalytique ne saurait réussir à le provoquer.

La lecture d'une œuvre psychanalytique avant et après un travail psychique sur soi-même n'offre pas la même compréhension de l'œuvre, l'après «nous permet souvent de «reconnaître» au sens de quelque chose de déjà connu : notre propre expérience psychique intérieure de patient d'une cure.» Ce fonctionnement psychique entre en résonance «avec ce que nous avons déjà connu, souvent très tôt, en nous, et surmonté dans notre cure, par nos élaborations psychanalytiques personnelles, ou bien chez nos proches ou bien plus tard chez nos patients.» Ce sont là les conditions qui nous permettent d'accueillir une hypothèse dans notre tête et de l'intégrer dans notre dynamique psychique plutôt que de la déposer dans des cases statiques pleines de bouts de théorie et qui se juxtaposent. Le terme de résonance est ici essentiel pour comprendre ce dont il s'agit : «C'est par un effet qui rappelle la résonance, terme musical, [mais aussi emprunté à la physique] qu'une hypothèse peut être mobilisée, et rencontrer les associations dynamiques du patient, et qu'en dernière analyse nos cases bien proprettes (car tout le reste du processus baigne dans les régions les plus inavouables de notre psychisme) pourront être activées, après un premier moment qu'il me semble rigoureux de qualifier de poétique.»



Laval pose une dernière question : «Qu'en est-il de la théorie qui quide notre écoute, au-delà du fait que nous la connaissons déjà ?» Elle est le résultat de la formation que nous avons reçue, mais témoigne aussi de nos intérêts, de nos recherches et de notre expérience thérapeutique qui nous ont conduit à l'élargir et à l'enrichir. Comment l'utilisons-nous dans la séance ? Cette question nous introduit à la question du contre-transfert qui «doit être considéré comme prise de conscience active, élaborante, de l'écho en nous des paroles du patient. Ces paroles peuvent éventuellement nous surprendre dès leur profération, mais notre formation, notre analyse personnelle ne nous laissent pas au dépourvu, nous trouvons en nous les ressources proprement analytiques, soit pour penser sans rien dire, soit pour dire. Les paroles du patient font écho en nous, aidant ainsi à l'ouverture de notre inconscient ; c'est de cet écho, lorsqu'il nous pousse à l'élaboration (déjà entamée dans notre cure personnelle), que naît la formulation de l'interprétation.»

Laval souligne ensuite la difficulté, dans une discussion de cas, à aborder la question du contre-transfert sans trop exposer le présentateur. «La vraie question nous semble être : après avoir repéré la théorie qui habille l'écoute, se demander comment cette théorie est appliquée, comment elle fonctionne, et donc comment celui qui expose un cas la fait fonctionner.»

Je conclurai cette présentation/commentaire du livre de Guy Laval en reprenant une distinction que lui-même a élaborée dans un livre antérieur, *Bourreaux ordinaires*, entre deux types de logiques : logique de conflictualité et logique de guerre ou d'hostilité. La première rend possible la discussion libre, scientifique, démocratique; elle témoigne d'une reconnaissance de l'altérité et d'un respect de l'autre dans ce qu'il a de différent. Les deux pôles sont alors préservés. La seconde ne veut que l'élimination de l'autre en ne reconnaissant pas son altérité, elle est l'expression d'une violence fondamentale qui ne tolère pas l'autre pôle. C'est la logique des régimes totalitaires. On ne peut pas ne pas se demander où se situe Michel Onfray lorsqu'il rédige *Le crépuscule d'une idole*. Ses insultes, ses attaques *ad hominem*, son ironie mordante, son refus de la



scientificité de la psychanalyse, son absence complète de sympathie à l'égard de Freud et de reconnaissance de ses précieux apports à la connaissance de la vie psychique ne peuvent que nous amener à conclure à son choix d'une logique de guerre.

## **Bibliographie**

Descartes, René (1644 [1953]) Les principes de la philosophie in Œuvres et lettres, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard Freud, S. (1933 [1984]) Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Paris, Connaissance de l'inconscient, Gallimard Laval, Guy Bourreaux ordinaires, Psychanalyse du meurtre totalitaire, Paris, Épîtres, PUF, 2002

Laval, Guy Un crépuscule pour Onfray, Minutes de l'interrogatoire du contempteur de Freud, Paris, Psychanalyse et civilisations, L'Harmattan, 271 pages

Levinas, Emmanuel, Totalité et infini, Essai sur l'extériorité, La Haye, Martinus Nijhoff, 1968

Onfray, Michel Le crépuscule d'une idole : L'affabulation freudienne, Paris, Grasset & Fasquelle, 2010, 624 pages.